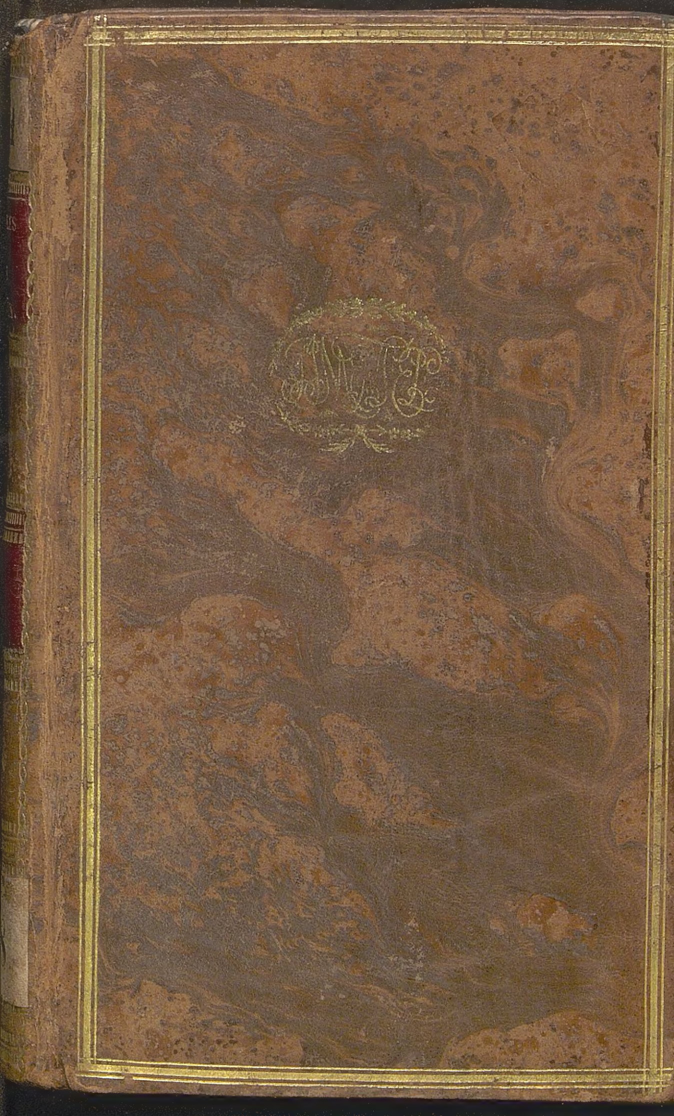
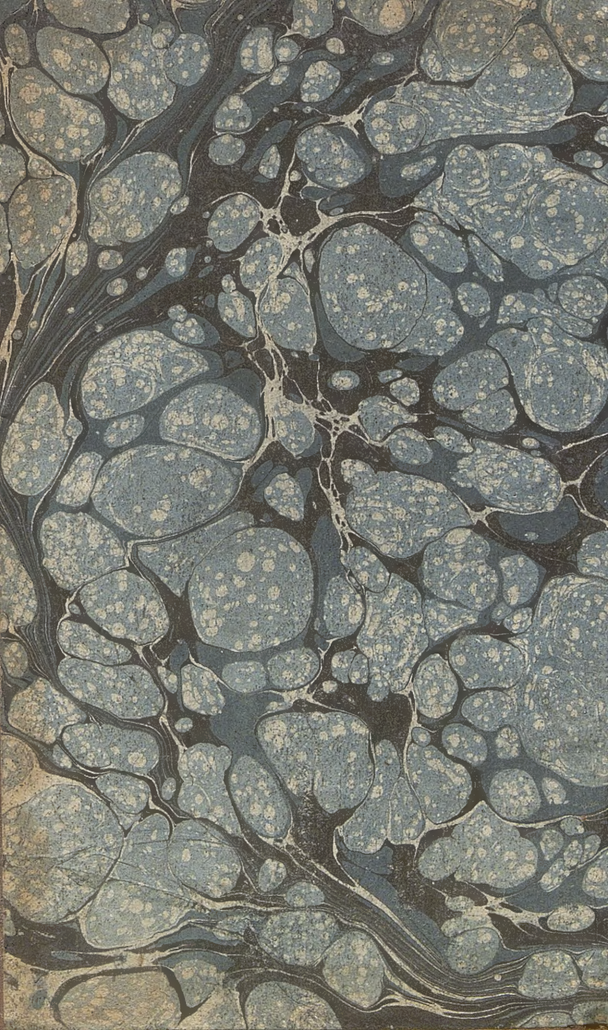
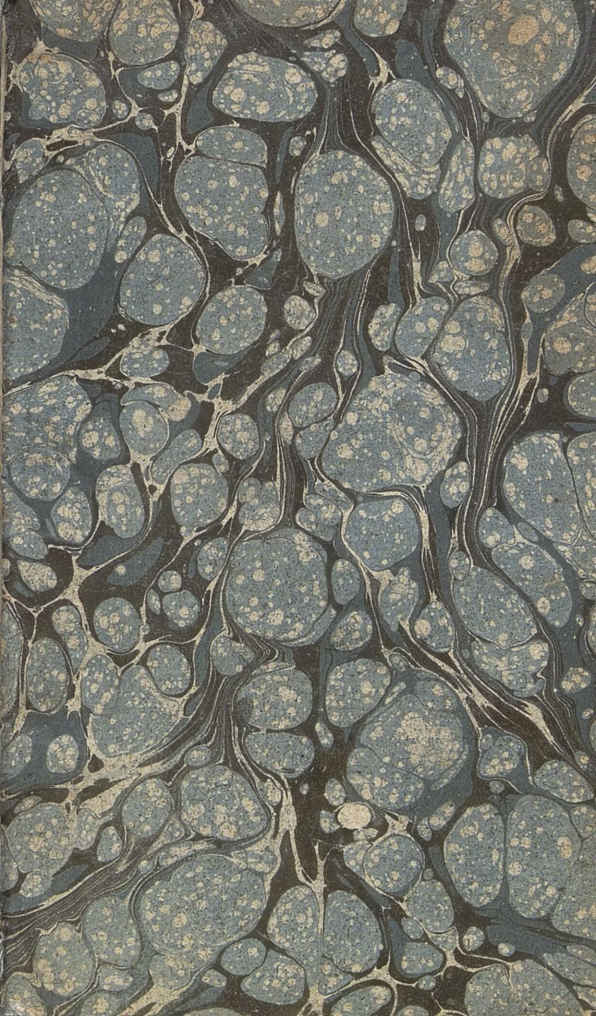
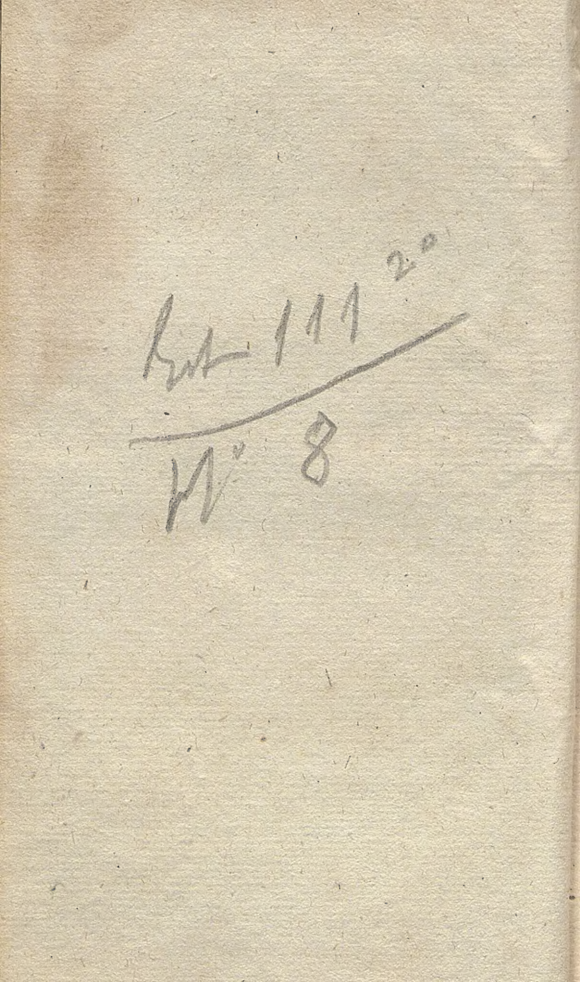








ŒUVRES COMPLETTES

DE

BERQUIN.

TOME HUITIÈME.



Quoi mon ami c'est là ce que tu a écrit à ta mère...

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME HUITIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE ***.

MADAME DE DETMOND.

DETMOND l'aîné, *enseigne.* } *ses fils.*

DETMOND le cadet, *page.* }

Le capitaine DORNONVILLE, *son frère.*

LE DIRECTEUR d'une école royale.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le théâtre représente une antichambre du palais. Une porte ouverte à deux battans laisse voir un cabinet, dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée, et une montre.

L' A M I DES ENFANS.

LE PAGE, DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau;* LE PAGE, *dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.*

LE PRINCE, *se réveillant.*

VOILA ce qu'on appelle dormir!.... Heureusement la paix est faite..... On peut se livrer au sommeil, sans crain-

dre d'être réveillé par le bruit des armes. *(Il regarde à sa montre.)* Deux heures? Il doit être plus tard! J'ai dormi plus que cela. *(Il appelle.)* Page! page!

LE PAGE *se réveille en sursaut, se lève et retombe dans le fauteuil.*

Eh bien! qui m'appelle? Tout-à-l'heure, un moment.

LE PRINCE.

Y a-t-il quelqu'un? Personne ne répond.

LE PAGE, *se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même.*

Mon Dieu! je dormois si bien!

LE PRINCE.

J'entends parler. Qui est là? *(Il tourne le garde-vue de la lampe, et regarde.)* Est-il possible! Quoi! c'est cet enfant? Devoit-il veiller près de moi, ou moi près de lui? A quoi a-t-on pensé?

LE PAGE, *se lève tout endormi et se frotte les yeux.*

Monseigneur!

LE PRINCE.

Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi! Vois l'heure qu'il est à ta montre, la mienne est arrêtée.

LE PAGE, *s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi.*

Comment, comment, monseigneur?

LE PRINCE, *souriant.*

Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure! qu'il seroit bon à peindre dans cet état! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

LE PAGE, *s'approchant à pas lents.*

Ma montre, monseigneur? Ah! excusez-moi, je n'en ai point.

LE PRINCE.

Tu rêves encore? Mais en effet n'aurois-tu pas de montre?

LE PAGE.

Je n'en ai jamais eu.

LE PRINCE.

Jamais? Comment! ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule

dont tu aies besoin pour faire ton service?

LE PAGE.

Mon père? Ah! si je l'avois encore!

LE PRINCE.

Tu ne l'as plus?

LE PAGE.

Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

LE PRINCE.

Pauvre enfant! Mais ton tuteur, ta mère, auroient bien dû songer...

LE PAGE.

Ma mère, monseigneur? Hélas! vous ne le savez donc pas? elle est si malheureuse! si pauvre! Tout ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi; mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une; *(Il bâille.)* cependant il ne me l'a pas encore donnée.

LE PRINCE.

Qui est ton tuteur?

LE PAGE.

Monseigneur, c'est mon oncle.

LE PAGE.

LE PRINCE, *souriant.*

A merveille; mais il y a bien des oncles dans le monde, comment s'appelle le tien?

LE PAGE.

C'est un des capitaines de vos gardes. Il est de service aujourd'hui.

LE PRINCE.

Tu as raison; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. *(Il lui remet une bougie dans les mains.)* Tiens-la bien. Dans ce cabinet, *(Il le lui montre.)* là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite; et sur-tout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

LE PAGE, *en sortant.*

Oui, monseigneur.

SCÈNE II.

LE PRINCE, *seul.*

L'AIMABLE enfant! Quelle naïveté! quelle franchise! Ah! s'il y avoit un homme comme cet enfant, et que cet homme fût mon ami! C'est dommage qu'il soit si petit; je ne pourrai pas m'en servir; il faudra le renvoyer à sa mère.

SCÈNE III.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE, *tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre.*

IL est cinq heures, monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître. *(Il reprend sa montre.)* Mais est-ce là celle que j'ai demandée? Celle qui étoit à droite?

LE PAGE.

N'est-ce pas elle, monseigneur? Je le croyois pourtant.

LE PRINCE.

Eh! mon petit ami, quand ce seroit elle! si tu avois bien entendu tes intérêts, tu aurois pris l'autre, car celle-ci, toute enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité? Aurois-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

LE PAGE.

Comment cela? Monseigneur, je ne vous entends pas.

LE PRINCE.

Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche?

LE PAGE, *regardant alternativement ses deux mains.*

La droite et la gauche, monseiseigneur?

LE PRINCE, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance ! Va, cours chercher ton oncle le capitaine, qu'il vienne me parler.

(Le Page sort.)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, *seul.*

Il est plein d'ingénuité, tout à fait aimable !... raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit ? Si elle est hors d'état de l'élever ? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens que je desire.

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE.

MONSEIGNEUR, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

LE PRINCE.

Eh bien ! qu'es-ce donc ? tu as l'air bien accablé. Est-ce que tu aurois encore envie de dormir ?

LE PAGE.

Hélas ! oui, monseigneur, un peu.

LE PRINCE.

Si ce n'est que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, je te le permets. *(Le page se remet dans le fauteuil, et s'arrange pour dormir.)* Je me doutois bien qu'il ne se le feroit pas dire deux fois.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, DORNONVILLE, LE PAGE, *endormi.*

DORNONVILLE.

Monseigneur.

LE PRINCE.

Approchez, monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé? A quoi l'emploirai-je? à me servir dans la chambre?

DORNONVILLE, *haussant les épaules.*

Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE.

Ou à courir à cheval pour des commissions?

DORNONVILLE.

Je craindrois qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE.

Ou à veiller ici la nuit?

DORNONVILLE, *souriant.*

Oui, pourvu que votre altesse dorme elle-même.

LE PRINCE.

Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi, en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère?

DORNONVILLE, *mettant la main sur son cœur.*

Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE.

Et par quel malheur?

DORNONVILLE.

Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit

de ſond en comble. Par-dessus cela des procès ; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle, ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est enseigne dans vos gardes : quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

LE PRINCE.

Bien misérablement sans doute ?

DORNONVILLE.

Cela est vrai, monseigneur. *(Froidement.)* Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, et je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misère.

LE PRINCE.

Vous êtes son frère ?

DORNONVILLE.

Oui, malheureusement, monseigneur.

LE PRINCE, *avec mépris.*

Malheureusement, et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous feroit rougir ; ou si elle vous

vous touchoit, il vous en coûteroit pour la soulager. *(Dornonville paroît embarrassé.)* Comment nommez-vous votre sœur ?

DORNONVILLE.

Detmond.

LE PRINCE, *réfléchissant.*

Detmond ? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un major de ce nom ?

DORNONVILLE.

Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE.

Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne ?

DORNONVILLE.

Oui, monseigneur. C'etoit le père de l'enseigne et de cet enfant; homme d'honneur et plein de courage, il montoit à l'assaut, de l'air dont on va à une fête ; il avoit le cœur d'un lion.

LE PRINCE.

D'un homme, M. le capitaine ; c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je desirerois....

DORNONVILLE, *s'approchant.*

Que desireroit votre altesse ?

LE PRINCE.

De parler à sa veuve.

DORNONVILLE.

Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

LE PRINCE.

Elle est ici ? Envoyez chez elle ; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir, et lui rendre son enfant.

DORNONVILLE.

Monseigneur....

LE PRINCE.

Je vous défends de l'en prévenir ; allez. (*Le capitaine sort.*)

SCÈNE VII.

LE PRINCE, LE PAGE, *endormi.*

LE PRINCE.

QUOI ! réduit à un état si misérable, par la guerre ? Quel horrible fléau ! que de familles il a plongé dans la misère ! Il

vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi. C'est la nécessité, et non mon goût, qui m'a fait prendre les armes. (*Il se lève, et après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du page.*) L'aimable enfant !. . . . comme il dort sans inquiétude ! C'est l'innocence dans les bras du sommeil. Il se croit dans la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature ! (*Il se promène encore.*)

Sa mère ? mais en vérité, je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve pour la bien connoître, et ensuite... ensuite il sera toujours temps de prendre un parti. (*Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et en regardant le page d'un air d'amitié, il apperçoit une lettre qui sort de sa poche.*) Mais qu'apperçois-je ? Je crois que c'est une lettre. (*Il l'ouvre et en lit la signature.*)

« Ta tendre mère, DE DETMOND »...

Ah ! c'est de sa mère ! la lirai-je ? Je

veux connoître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons. (*Il lit.*)

MON CHER FILS,

« La peine que tu as à écrire ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite ; et ta lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, et je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au prince, qu'il a eu la bonté de t'agréer ; que c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que tu l'aimes déjà beaucoup. » (*Il regarde le page.*)

Quoi ! mon ami, c'est-là ce que tu as écrit à ta mère ? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

« Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance, quel seroit ton sort dans le monde? Tu as perdu ton père ; et quoique ta mère vive en-

core, tu n'en es pas moins à plaindre; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, et mes larmes ne peuvent tarir. »

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère... Et pourquoi ne le seroit-elle pas? Elle l'est. Je n'en puis douter.

« Je ne saurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune comme je le voudrois; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéis-

sance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi. »
(*Il regarde le page.*)

Eh bien! il étoit obéissant.

« Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude. »

Comment! n'a-t-il pas un frère?

« Pense que tu la ferois mourir de douleur, et que tu percerois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre. »

Elle sent son danger. Elle a raison, car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici?

« Ce n'est point le soupçon et la défiance qui parlent par ma bouche; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mère. »

Ainsi l'aîné? l'Enseigne?.... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

« Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : et ta mère si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misère. »

Fort bien, elle me plaît; le malheur ajoute à l'élévation de son ame au lieu de la flétrir.

« Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi; cependant tu brises là-dessus, et tu me caches le desir que tu en as. Cette retenue me charme; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas, et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale; je vais m'y rendre: et ce voyage m'enlevera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que

dans la suite je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton desir. Et dussé-je me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je suis.... »

O femme bien digne d'un meilleur sort! je veux montrer cette lettre à mon épouse, et la garder. Mais, non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir? (*Il remet la lettre dans la poche du page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore! Le ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami! mon ami! (*Le page se réveille, et regarde le prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

LE PAGE, *se levant lentement.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière, et ferme les portes.*) Maintenant, va dans celui où tu a pris la montre. Va vîte. Non, non, pas ici; tiens, en face, vîte. Reviens de ce côté-là. Eh bien! est-tu réveillé à présent?

LE PAGE.

Ah! oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même: sais-tu déjà écrire des lettres?

LE PAGE.

Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

LE PRINCE.

Et ces deux, à ta mère sans doute?

LE PAGE, *d'un air gai et familier.*

Oui, monseigneur, à ma mère.

LE PRINCE.

La joie brille dans tes yeux quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'ai-

ment dans leur misère! (*Haut.*) Mais elle est donc bien bonne, ta mère?

LE PAGE, *prenant une main du prince avec les siennes.*

Ah! si vous la connoissiez!

LE PRINCE.

Je la connoîtrai, mon ami.

LE PAGE.

Elle est si douce, elle m'aime tant...

LE PRINCE.

Je souhaiterois qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'Enseigne, on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

LE PAGE, *remuant la tête.*

Ah! mon frère l'Enseigne!....

LE PRINCE.

Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

LE PAGE.

Ah! monseigneur.... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel le savoit.... (*D'un air de confidence.*) Oh! c'est un homme dur et méchant que ce colonel.

LE PRINCE.

Il n'en saura rien, je te le promets. Parle; qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

LE PAGE.

Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colère, et que pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédoit. (*Il s'approche du prince, et lui dit à voix basse.*) Il auroit pu, sans cela, lui disoit-elle, être renvoyé du service.

LE PRINCE.

Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

LE PAGE.

Ah! monseigneur! voilà ce que je ne peux dire.

LE PRINCE.

Quoi! pas même à moi?

LE PAGE.

On ne me l'a pas dit à moi-même.

LE PRINCE, *en riant.*

On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais, pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mère dans tes dernières lettres ?

LE PAGE.

Une seule fois, pas davantage.

LE PRINCE.

Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche.

LE PAGE.

Oh! non, monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre! cela me donne bien du chagrin.

LE PRINCE.

Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter. (*Il tire sa bourse.*)

Tiens,

Tiens, mon petit ami, voilà douze louis dont je peux disposer; je veux t'en faire cadeau; donnes-moi ta main.

LE PAGE, *tendant la main pendant que le prince compte.*

Sont-ils pour moi, monseigneur?

LE PRINCE.

Oui, sans doute. Mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent?

LE PAGE.

N'en pourrois-je pas acheter une montre?

LE PRINCE.

Oui, et même une très-belle. Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici. (*Pendant que le page le regarde attentivement.*) Si j'étois à ta place, je sais bien ce que je ferois. J'employerois mieux cet argent. Cependant, comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

LE PAGE, *l'appelant.*

Monseigneur. . . .

LE PRINCE.

Eh bien! que veux-tu?

LE PAGE.

Ma mère est ici. Elle part ce matin, et je voudrois bien lui dire adieu. (*D'un air caressant.*) Me le permettez-vous ?

LE PRINCE.

Non, mon ami; cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras; un peu de patience. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LE PAGE, *seul.*

Elle viendra ici! Je la verrai! Et pourquoi cela ? Que m'importe ? il suffit qu'elle vienne, et que je l'embrasse....... Un, deux, trois...... (*Il compte jusqu'à douze.*) Douze louis pour une montre! Ah! que je suis content! Il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le prince a dit qu'il sauroit bien ce qu'il feroit s'il étoit à ma place, qu'entendoit-

il par-là? Que feroit-il donc? Oh! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent! bien de l'argent! Si ma mère les avoit, ils lui seroient d'un grand secours. (*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*) Ah! une montre! une montre! (*laissant tomber ses mains.*) Mais aussi une mere! une mère si tendre! Hier encore, elle étoit si abattue! elle avoit un air si pâle, si malade! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle seroit tout d'un coup soulagée..... Ferai-je ce sacrifice pour elle?.... (*d'un air décidé.*) Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrois bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur. (*Il met son doigt sur sa bouche.*) Paix! écoutons, on vient.

SCÈNE IX.

Mme. DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au devant de sa mère.*

Ah ! ma mère !

Mme. DE DETMOND *regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*

Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiète. Que me veut dire le prince ?

DORNONVILLE.

Tiens ! regarde cet enfant. Eh bien ! il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le prince peut-il l'employer ? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service : mais lui. . . . . (*avec un geste de mépris.*) Il est trop

chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri étoit empoisonné par tes chagrins ; c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

Mme. DE DETMOND, *avec douleur.*

Mon frère!.....

DORNONVILLE.

En un mot, quand tu verras le prince, gardes-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'Enseigne. Il se forme au moins, celui-là : c'est un homme.

Mme. DE DETMOND.

Que dis-tu ? pour l'Enseigne ?

DORNONVILLE.

Oui. Il l'a envoyé chercher.

Mme. DE DETMOND.

Tu m'effraies. Auroit-il appris ?....

DORNONVILLE, *d'un air froid.*

Cela pourroit bien être : c'est même probable. (*S'appuyant sur sa canne et branlant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savoit que le drôle a voulu décamper, qu'il a pris de l'argent, et

que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses.... (*Avec emportement.*) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus. (*Il part en grondant, et se retournant encore.*) Non, je ne m'en mêlerai jamais de la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Mme. DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *voyant son inquiétude.*

Mon oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, et ne craignez rien.

Mme. DE DETMOND.

Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas......

LE PAGE.

Oh! j'en sais plus que lui. Il s'en faut que le prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez! (*Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.*) Tout cela..... Eh bien! c'est lui qui me l'a donné.

Mme. DE DETMOND, *surprise.*

Est-il possible? le prince?

LE PAGE.

Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous ne vinssiez. Ah! si le prince vouloit, maman; s'il vouloit!.... Oh! il est riche, lui!

Mme. DE DETMOND.

Mais pourquoi? je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE.

Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, et ce matin...... (*Il court au cabinet, et en ouvre la porte.*) Tenez, c'est-là qu'il étoit

couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre : et comme je n'en avois pas.....

Mme. DE DETMOND.

Il t'a donné cet argent?

LE PAGE.

Oui, il me l'a donné pour en acheter une. (*Il lui montre l'argent de nouveau.*) Douze louis, ma chère maman!

Mme. DE DETMOND.

Regarde-moi. Dois-je te croire?

LE PAGE.

Assurément. Mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi. (*Il prend la main de sa mère.*) Prenez cet argent, maman; mettez-le dans votre bourse.

Mme. DE DETMOND, *émue.*

Comment, mon fis, comment!....

LE PAGE.

Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah, ma mère! je voudrois avoir bien de l'argent, et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que

j'aurois, je vous le donnerois de bon cœur.

Mme. DE DETMOND, *se baissant sur lui.*

Quoi, tu voudrois, mon fils?....

LE PAGE.

Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse et contente!

Mme. DE DETMOND, *l'embrassant.*

Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton prince. (*Elle l'embrasse une seconde fois.*) Ah! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils, sur le cœur d'une mère infortunée!

LE PAGE, *reprend les mains de sa mère.*

Vous prendrez cet argent, au moins? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

Mme. DE DETMOND.

Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourroit te tromper, c'est moi qui me charge.....

LE PAGE.

De quoi? de m'avoir une montre?

Mme. DE DETMOND.

Si tu restes avec le prince, il t'en faut une.

LE PAGE.

Eh! non, non. Le prince a des montres par-tout, et il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

Mme. DE DETMOND.

Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une?

LE PAGE.

N'importe : il me l'a dit.

Mme. DE DETMOND.

Tu me trompes, mon enfant, et tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

LE PAGE.

Un mensonge! Vous ne me croyez donc pas? Eh bien! je voudrois que le prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah! le voilà lui-même.

SCÈNE XI.

LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de lui.*

N'EST-IL pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre ?

LE PRINCE, *souriant.*

Oui, mon ami.

LE PAGE.

Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin ?

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

LE PAGE, *se tournant aussitôt vers sa mère.*

Eh bien ! maman, eh bien !

Mme. DE DETMOND, *embarrassée.*

Votre altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect. . . .

LE PRINCE.

Excuser, madame? Cette simplicité me ravit; et je voudrois pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle! Parle, mon ami. Ta mère ne vouloit donc pas te croire?

LE PAGE, *un peu fâché.*

Non, monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, et ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE.

Que dis-tu? accepter? As-tu fait assez peu de cas de mon présent pour avoir voulu en disposer? Je ne le pense pas.

LE PAGE, *embarrassé.*

Monseigneur. . . .

LE PRINCE.

Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien! avoue-le-moi: est-il vrai?

LE PAGE, *en montrant sa mère.*

Ah ! monseigneur, elle est si pauvre !

LE PRINCE, *lui prenant le menton.*

Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il seroit affreux que cela te fît perdre une montre. *(Il tire la sienne).* Tiens, quand je ne posséderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

LE PAGE, *la prenant avec joie.*

Ah ! monseigneur ! Va-t-elle ?

LE PRINCE.

Sois tranquille, elle va bien. (*Le page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

LE PRINCE.

Viens, mon ami ; mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, (*Il lui donne une bourse.*) tiens, prends : voilà cent louis en place des douze premiers.

LE PAGE, *le regardant avec étonnement.*

Quoi, monseigneur !

LE PRINCE.

Tu hésites ? Allons, prends.

LE PAGE.

La bourse et tout ce qu'il y a ? (*Il veut la rendre.*) En vérité, c'est trop.

LE PRINCE.

Oui, si c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui pense-tu qui en ait besoin ?

LE PAGE.

Qui en ait besoin ? (*Il regarde le prince, puis sa mère, et le prince encore.*) Tenez, ma chère maman !

Mme. DE DETMOND, *s'approchant du prince.*

Votre altesse. . . .

LE PRINCE.

Point de remercîmens, madame. Vous trouverez que c'est très-peu, et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*Montrant le page.*) vous le voyez sans que

je vous le dise ; cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficultés. Vous gardez le silence ?

Mme. DE DETMOND.

Pardonnez, monseigneur....

LE PRINCE.

Et quoi ?

Mme. DE DETMOND.

Pardonnez ; j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon prince. (*S'approchant de lui et le fixant.*) Oui, monseigneur ; je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déjà depuis long-temps je portois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramène dans le triste asyle de la misère, l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore.... (*Elle veut retenir ses larmes.*)... pour....

sentir la perte qu'il a faite dans son père.... Ah ! pardonnez à la foiblesse d'une mère.

LE PAGE, *prenant la main du prince, et d'un ton pénétré.*

Elle pleure, monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien ! quand tu vivrois auprès de ta mère ?

LE PAGE, *d'un air suppliant.*

Vous n'allez pas me renvoyer ?

LE PRINCE.

Non ? tu ne le crois donc pas ? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce seroit cependant bien dommage, si ses mœurs, son innocence.... Mais non, il n'y a encore rien à craindre.

Mme. DE DETMOND, *le regardant attentivement.*

Son innocence, monseigneur !

LE PRINCE, *continuant sur le même ton.*

Ce n'est rien, madame. Vous imagi-

neriez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Mme. DE DETMOND, *avec timidité.*

Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer, monseigneur ?

LE PRINCE.

Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourroient bien.... Mais après tout, ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter....

Mme. DE DETMOND, *prenant vivement la main de son fils.*

Non, monseigneur.

LE PRINCE, *feignant de se trouver offensé.*

Non ?... Comme vous voudrez, madame.

Mme. DE DETMOND.

L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

LE PRINCE.

Mais considérez....

Mme. DE DETMOND.

Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nud ?

LE PRINCE.

Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, madame ?

Mme. DE DETMOND.

Ce qu'il plaira au ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs ; qu'il meure ; mais innocent, dans le sein de l'indigence.

LE PRINCE, *reprenant son ton naturel.*

C'est penser noblement. Oui, madame, je le vois ; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous. *(S'approchant d'elle, et avec intérêt.)* En quoi puis-je vous être utile ? Quels secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Mme. DE DETMOND, *avec émotion.*

Ah! monseigneur....

LE PRINCE.

Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre?

Mme. DE DETMOND.

Il m'est absolument impossible de la sauver.

LE PRINCE.

Vos dettes sont donc bien considérables? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune esperance?

Mme. DE DETMOND.

Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-temps dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable; mais le crédit et les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE.

C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Mme. DE DETMOND *se jetant à ses pieds.*

Tant de bonté, monseigneur ! comment pourrai-je....

LE PRINCE, *la relevant.*

Que faites-vous ? Levez-vous, madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur. Dites-moi, hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant ?

Mme. DE DETMOND.

Monseigneur, pourrois-je oublier ?....

LE PRINCE.

Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mère ?

LE PAGE, *la montre à la main.*

Avec ma mère ? Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi ?

LE PAGE.

Très-volontiers, monseigneur.

LE PRINCE.

Eh bien ! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère je te renverrois, et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi ! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, madame : je suis à vous dans le moment. (*Il sort.*)

SCENE XII.

Mme. DE DETMOND, LE PAGE.

Mme. DE DETMOND, *se jetant dans un fauteuil.*

O JOUR heureux ! ô bonheur inattendu !

LE PAGE.

Eh bien ! maman ? Eh bien ! êtes-vous contente ?

Mme. DE DETMOND, *le tirant à elle avec tendresse.*

O mon fils ! mon cher fils !

LE PAGE.

Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il faut être plus gaie, ma chère maman !

Mme. DE DETMOND.

Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au

monde. C'étoit un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le jour que je t'avois donné. (*Elle le prend dans ses bras, et l'embrasse.*) Et c'étoit toi qui devois soulager ta malheureuse mère ! tes jeunes mains devoient essuyer ses larmes ! Dieu ! que puis-je desirer à présent ? Rien, rien, que d'être rassurée sur le sort de ton frère, et mon bonheur sera parfait.

LE PAGE.

De mon frère ? Comment cela, ma chère maman ?

Mme. DE DETMOND.

Si le prince savoit ce qu'il a fait. . . .

LE PAGE.

Quand il le sauroit, il n'en seroit rien. Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Mme. DE DETMOND.

Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucune faute.

LE PAGE.

D'ailleurs, il m'a promis qu'il garde-

roit le secret; que le colonel n'en sauroit rien.

Mme. DE DETMOND, *effrayée.*

Quoi! il te l'a promis?

LE PAGE.

Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer.

Mme. DE DETMOND.

Je suis consternée. Tu as donc dit?..

LE PAGE.

Ah! presque rien; ce que je savois. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvois pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

Mme. DE DETMOND.

Mais, mon ami, mon cher fils....

LE PAGE.

Comment! vous êtes inquiète?

Mme. DE DETMOND.

Si je suis inquiète! Dieu! si je le suis! Ah! si le prince en demande davantage! S'il apprend!.., Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

LE

LE PAGE, *prêt à pleurer.*

Dans un abîme de malheurs ?...

Mme. DE DETMOND.

On vient. . . . (*Elle l'embrasse et l'encourage.*) Ne dis rien... Sèche tes larmes, elle ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

SCÈNE XIII.

Mme. DE DETMOND, LE PAGE, LE PRINCE, *derrière lui*, DORNONVILLE et L'ENSEIGNE.

LE PRINCE.

Entrez, messieurs; suivez-moi. (*A l'Enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond ? le fils de ce brave major.

L'ENSEIGNE, *s'inclinant profondément.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un

homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'ENSEIGNE.

Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

LE PRINCE.

C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère : ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'ENSEIGNE, *s'inclinant toujours.*

Monseigneur, vous me faites beaucoup de grace.

LE PRINCE.

Je ne vous en fais pas plus, sans doute, que vous n'en méritez.

L'ENSEIGNE.

Votre altesse juge bien favorablement.

LE PRINCE.

En effet, monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré, qui vous sied si bien....

L'ENSEIGNE.

Ah! monseigneur....

LE PRINCE.

Annonce (souffrez que je le dise) une ame noble ou très-corrompue. On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parens. Non, sans doute. Ainsi, monsieur, que pourroit-on faire pour vous. Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Q'en pensez-vous?

L'ENSEIGNE, *se frottant les mains.*

Non, assurément, monseigneur....

LE PRINCE.

Mais si nous sautions ce grade. Le rang de capitaine, une compagnie : c'est-là,

le premier but de tous ses messieurs. Mais auparavant... (*Il se tourne rapidement vers le capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu ?

DORNONVILLE, *un peu embarrassé.*

Moi, monseigneur ? ce que j'en pense ?...

LE PRINCE.

On diroit beaucoup de mal.

DORNONVILLE.

Non, monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave....

LE PRINCE, *regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction.*

Oui ? cela est-il vrai ?

DORNONVILLE.

D'ailleurs, il est d'une taille avantageuse.

LE PRINCE.

C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs. Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère ?

DORNONVILLE, *souriant.*

Ah! un peu trop de gaîté, de pétulance quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

LE PRINCE.

Comme je sais? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils? (*Après une pause.*) Rien.

Mme. DE DETMOND.

Que pourrois-je en dire.

LE PRINCE.

Ce que vous en pensez. La vérité.

Mme. DE DETMOND.

Eh! le puis-je, monseigneur? si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? Ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

LE PRINCE, *souriant.*

Fort bien, madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de

vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble ?

L'ENSEIGNE, *effrayé.*

Monseigneur....

LE PRINCE.

Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste auroit tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse ! . . . avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté, qui devoit sentir qu'il a mérité ma disgrace; qui sait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des mères; et qui cependant.... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaicissemens sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, madame, et à cause de la manière dont je m'en suis instruit, et sur-tout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave.... (*D'un ton ferme et sévère.*) Monsieur le capitaine,

si dans la suite il se passoit quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ ; vous m'entendez ? sur-le-champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : et ni vous, (*Au capitaine*) ni (*D'un ton plus doux*) vous madame, ne dérangerez mon plan... (*s'adressant particulièrement à elle.*) Ne lui donnez jamais rien, jamais : ne fut-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense. (*Il lui fait signe avec la main.*) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts. (*Les deux officiers sortent.*)

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE.

LE PRINCE, *la regardant.*

Eh bien, madame ? Vous, êtes bien triste.

Mme. DE DETMOND, *respectueusement.*

Monseigneur, je suis mère.

LE PRINCE.

Mais vous n'êtes pas une de ces mères foibles, qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger ?

Mme. DE DETMOND.

Ce seroit une tendresse mal entendue. Non : je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes graces de son prince.

LE PRINBE.

Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des graces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable, et je mesurerai mes bontés

sur son changement. (*Se tournant vers le page.*) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

Mme. DE DETMOND.

Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

LE PRINCE.

Que voulez-vous dire, madame ? Vous ne me connoissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

SCÈNE XV.

LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

MONSEIGNEUR ! le Directeur.

LE PRINCE.

Qu'il entre ! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *s'inclinant.*

JE me rends à vos ordres, monseigneur.

LE PRINCE.

Bonjour, monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfans de la première qualité.

LE DIRECTEUR.

De la première qualité ? C'est selon, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais encore ?

LE DIRECTEUR.

De douze cents livres.

LE PRINCE.

Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens ? car c'est le point essentiel.

LE DIRECTEUR.

Monseigneur, ce sont des maîtres.

LE PRINCE.

Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne ? Mais je ne les connois pas. C'est à vous seul, monsieur, que je

veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant ?

LE DIRECTEUR.

C'est mon devoir, monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir ?

LE DIRECTEUR.

Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

LE PRINCE.

Fort bien ! vous pouvez compter sur ma reconnoissance. (*Au page en le prenant par la main.*) Viens, mon ami, tu vois bien monsieur ? il est bon et doux. Voudrois-tu aller vivre avec lui ?

LE PAGE, *après avoir regardé un moment le directeur.*

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais aussi, apprends comment il faut regarder monsieur : comme ton maî-

tre,

tre, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avoit à se plaindre de toi....

LE PAGE.

Ah! monseigneur, jamais.

LE PRINCE.

Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi, à la moindre plainte.....

LE PAGE, *au directeur, en lui baisant respectueusement la main.*

Non, monsieur, non; jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

LE PRINCE.

Comment trouvez-vous cet enfant?

LE DIRECTEUR.

Il suffit, monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

LE PRINCE.

Il peut donc aller avec vous? Y consentez-vous, madame?

Mme. DE DETMOND.

Dieu! si j'y consens?

LE PRINCE.

Va donc ; ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cette air triste ?

LE PAGE, *prenant la main du prince.*

Vivez heureux, monseigneur.

LE PRINCE, *ému.*

Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnoissant! Je vous laisse, monsieur. Et vous, madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

Mme. DE DETMOND, *se jetant à ses genoux.*

Monseigneur, puis-je me retirer, sans que mon cœur.....

LE PRINCE.

Que faites-vous? Je n'aime point cela.

Mme. DE DETMOND.

Permettez que.....

LE PRINCE, *le relevant.*

Non, vous dis-je. Levez-vous, madame; je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Mme. DE DETMOND.

Eh bien! je vous obéis, et je me retire.... (*Levant les mains au ciel.*) C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un prince aussi généreux.

LE PRINCE, *l'accompagnant quelques pas avec bonté.*

Adieu, madame; soyez heureuse.

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, *seul, regardant de tous côtés.*

La belle matinée! A quelle partie de plaisir l'emploirai-je? Du plaisir! Ne viens-je pas de goûter le plus grand? Je vais travailler; oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

LE LUTH
DE LA MONTAGNE.

Du sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B.... je contemplois le paysage immense offert de tous côtés à mes regards. J'étois seul. J'avois laissé mon fidèle A**** dans la ville voisine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avois destinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrois un hameau qui m'assuroit un asyle pour la nuit. Ainsi, libre d'inquiétude, et tout entier à mes sensations, je laissois égarer mon esprit dans la foule de ses vagues pensées, et ma vue dans les variétés d'une perspective admirable. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il falloit songer à la retraite. Déjà le soleil, caché derrière le dos de la montagne opposée, ne frappoit de ses rayons d'or que les nuages flottans sur la cime chevelue des

arbres qui la couronnent. Je descendois lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon, dont mes regards ne pouvoient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençoit à les couvrir de ses ombres transparentes, qui se rembrunissoient par degrés, jusqu'à ce que la reine des nuits vînt de nouveau les éclairer des traits argentés de sa lumière. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étoient dissipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourois d'une vaste pensée ces espaces infinis. Mes yeux éblouis par les balancemens de la terre, et par les feux étincelans des étoiles, alloient se reposer sur le bleu calme et pur du firmament. L'air étoit frais, sans que le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine. Etendu sur la mousse, j'aurois peut-être attendu dans une agréa-

ble rêverie le retour du soleil, lorsque les sons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix ravissante, vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouoit de mes sens enivrés, et j'éprouvai le plaisir de me croire transportés par un songe dans un séjour d'enchantement. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne, m'écriai-je en me levant incertain encore ! Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix. J'apperçus à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paysan tenant dans ses bras un luth, qu'il touchoit avec la plus grande légèreté! Une femme, assise à sa droite, le regardoit d'un œil plein de tendresse. A leurs pieds, sur le gazon, étoient dispersés de jeunes garçons et de jeunes filles, des femmes et des vieillards, tous dans une attitude d'admiration et de recueillement. Quel-

ques enfans vinrent au-devant de moi, me regardèrent, et se dirent l'un à l'autre : Qui est ce monsieur-là ? Le joueur de luth se retournoit lentement sans s'interrompre ; mais je ne pus résister au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main. Il me donna la sienne, que je serrai avec transport. Tout le monde alors se leva, et vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux, et comment je m'y trouvois si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de son exécution facile pour le luth, et du goût de son chant, je le fus bien encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, et de l'aisance avec laquelle il s'exprimoit. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec surprise. Je

vous demande pardon, me répondit-il en souriant. Je suis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, monsieur; je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, et je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, et reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussi-tôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire; et il la chantoit avec une expression si tendre et si naïve, que dès les premiers couplets les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du poëte rustique, capable de produire de si vives impressions sur des ames peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches et naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu; et au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis

autour de moi que des soupirs et des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se leva en essuyant ses yeux. Le bonsoir fut souhaité cordialement de part et d'autre. Les voisins, avec leurs enfans, s'en allèrent. Il ne demeura qu'un vieillard, que je n'avois pas remarqué, sur un siége de pierre, à côté de la porte, le jeune paysan, la femme assise auprès de lui, George, dont j'avois retenu le nom, et moi.

Il m'en coûtoit de m'arracher de la situation délicieuse où mon ame se trouvoit alors. J'étois resté assis le dernier. Je me levai enfin, et j'allai vers le jeune paysan, que j'embrassai avec tendresse. Qu'il est doux, lui dis-je, de rencontrer des personnes qui excitent la surprise au premier coup-d'œil, et qu'on finit par aimer au bout d'un quart-d'heure ! Il ne me répondit qu'en me serrant la main. Mon cher monsieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paroît, content de nos plaisirs de la soirée ? Je suis bien

aise que vous ayez pris si vîte de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon père, interrompit George, qui revenoit en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que monsieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard, qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin et la jeune paysanne, qu'il me présenta comme son épouse. Je leur demandai si, par complaisance pour moi, ils ne voudroient pas encore passer un quart-d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observois son mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyoit le desir de sa femme.

Je m'assis entre eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçoit le feuillage de ses rayons.



Je m'assis avec eux au pied d'un Tilleul, dont la lune perçoit le feuillage ....

C. Monnet. del Villerey. Sculp

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter? — Depuis six mois, répondit-elle; et il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. — Vous avez donc voyagé, lui dis-je, avec un mouvement de surprise? — Oui, monsieur, j'ai employé quelques années à parcourir une part de l'Europe. — Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événemens de votre vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh! oui, mon ami, lui dit naïvement Louise. Ce monsieur paroît le mériter si bien! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances; et c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter, autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère aussi-tôt après qu'elle m'eût nourri. Mon père étoit un des habitans les plus aisés du hameau; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la misère; et il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux; ses enfans me regardoient comme de leur famille : cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvois de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naissance, la vie solitaire que je menois sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeoient mon cœur; et ma gaîté naturelle se changeoit insensiblement dans

dans une profonde tristesse. Je passois des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenois dans les miennes, pour essuyer quelques larmes, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étois assis au plus haut de la montagne, et je chantois tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutoit. Il avoit attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh! oui, mon cher monsieur, lui répondis-je, il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici. — Ne pourrois-tu pas m'y conduire? — Je le voudrois; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit? — Ah! mes pauvres parens, ils sont bien loin! — Et où donc? — Ils ont

vécu honnêtement sur la terre, ils sont heureux dans le ciel.

Le son de ma voix avoit frappé cet homme ; ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions auxquelles j'eus le bonheur de satisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposois à retourner au pâturage, je vis George qui prenoit la conduite de mon troupeau, et l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, et de Louise que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma situation n'étoit pas heureuse, et toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit se décider. Oui, c'est à toi sur-tout que

j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur de ma jeunesse! tu sais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, et avec quels transports de reconnoissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommoit Lafont, et touchoit l'orgue d'une paroisse de la ville prochaine. On jugeroit mal de ses talens par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournoient de leur route pour venir l'entendre; mais il recevoit froidement leurs éloges, et n'en étoit que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de son père, le plus habile médecin du pays, une éducation qui l'auroit mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avoit conçue pour la musique. Il s'étoit marié à la fille de l'organiste dont il occupoit la place, et n'avoit point eu d'enfans. Sa femme, qu'il avoit perdue depuis plusieurs années, vivoit toujours au

fond de son cœur. Cette image et ses livres étoient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïssoit point, et il faisoit beaucoup de bien en secret. Il étoit âgé de quarante-cinq ans, lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire et à écrire; il prit ensuite plaisir à cultiver ma voix, et à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bornoit pas ses leçons à la musique; il me donnoit à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs poètes, dont il faisoit ses délices. Il s'étudioit à former à la fois mon cœur, mon esprit et mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu, sans attendre de prix pour ses soins, que de celui qui sait le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avois pu bannir de mon esprit, ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendris-

sement à mon bienfaiteur. Un jour, c'étoit le premier de mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie ; il se leva de bonne heure, et me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne où je l'avois vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étois chargé devant le ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien, dans le fond de ton cœur, tu soupires après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-là ; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth : je t'ai appris à le toucher ; tu as de la voix. Voyage. Par-tout où tu te feras entendre sans autres précautions que d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent ; mais sois économe et sage.

Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, et rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battoit à ce discours; il s'enfloit de joie et d'espérance. Monsieur Lafont me prit dans ses bras, et me serra contre son sein en pleurant. C'étoient les premières larmes que je lui avois vu répandre; elles me firent une impression singulière. Il me fit aussi-tôt retourner sur nos pas, et me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain, au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres instructions, et deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne et l'Italie, vêtu en paysan de la montagne, et les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma musique, sur-tout dans les capitales. Il est peu de seigneurs qui aient

voyagé avec autant de plaisir que moi. Par-tout j'étois bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnoit des concerts pour m'entendre; et dans les villages, on faisoit, je crois, tout exprès des noces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étois séduit un instant; mais lorsque je pensois à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissoient aussi-tôt, et il n'en restoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se présentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me sembloit y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayois d'exprimer mes sentimens; et voici des couplets qu'ils m'ont inspiré.

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,

Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais;
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur?

J'y vivrois donc libre et tranquille
Après tant de pas incertains!
Et Louise, en ce doux asyle,
Viendroit partager mes destins!

O mon luth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts!
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.

(Valentin chanta les couplets avec tant de charme et de sentiment, que toutes les idées fabuleuses d'Apollon se réveillèrent dans mon esprit. Il me sembloit entendre ce dieu exilé sur la terre, soupirant après l'Olympe dans les vallons de la Thessalie. Je voulois parler, m'écrier; ma langue demeuroit immobile. Valentin comprit mon silence, et continua ainsi):

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si desirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussi-tôt, et marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrois des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas! je ne devois pas goûter le plaisir de lui témoiguer ma reconnois-

sance, et de le voir jouir du prix de ses soins. Il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe, et j'y fis vœu que mon premier enfant porteroit son nom, si j'avois le bonheur de devenir père ! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnoître. Bientôt mon luth et le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son père me donna sa main. J'achetai de lui la cabane et le champ de mon père pour deux cents écus, avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George, son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon père, toute mon ambition est d'être comme lui un bon mari, un bon père et un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche, et je le reprends quelquefois pour me délasser,

où pour réjouir, comme vous l'avez vu ce soir, ma famille et mes bons voisins.

Valentin s'étoit arrêté à ces mots, et je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit, se tournoit insensiblement sur lui aussi-tôt qu'il l'avoit achevé. Sa physionomie ouverte et animée, le contraste de ses habits et de ses discours, son attachement pour la cabane de son père et la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages et son talent, tout en faisoit à mes yeux une espèce d'être enchanté, supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassemens, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane, où je suis ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il vou-

loit bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venoit se renouveler en une confusion agréable, les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venois d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille, soit dans son travail, soit dans son repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avoit tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitans du hameau. Les graces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment et qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerois une vie heureuse

auprès

auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? C'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois appercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage sur cette montagne, pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentimens de paix et de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour et leur société.

GEORGE ET CÉCILE.

GEORGE, petit orphelin, étoit élevé, dès ses premières années, dans la maison de monsieur et madame Everard. A leurs soins généreux et leur vive tendresse, on les auroit pris pour ses véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille, nommée Cécile; et les deux enfans, à-peu-près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile et Lucette, leur jeune voisine, alloient se promenant à petits pas, sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'étoit Cécile), comptoit à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon et ces graces ingénues de l'enfance, essayoient de chanter une jolie romance qui couroit tout nouvellement dans le pays.

George, en se balançant, répétoit l'air sur son flageolet, et marchoit à reculons devant elles.



George, en se balançant, repétoit l'air sur son flajeolet, et marchoit a reculons devant elles ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

Que de jeux innocens se succédèrent dans cette heureuse matinée! Cécile et Lucette, au milieu de leurs débats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venoit d'en faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendoient aux branches, et le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre; et, perché sur sa cime, il jetoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette; et comme George étoit le garçon le plus poli du village, Lucette s'énorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile la grosseur et la beauté de ses fruits, et laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cécile baissa la vue; et pre-

nant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade. Ce fut en vain que par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire et son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse, et George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile; tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jeté du fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout-à-l'heure même je le voulois encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer? là, voyons. Et puis je pensois que Cécile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah! tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh! monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je

ne suis pas gourmande, monsieur; vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens de cette petite fille. Je ne puis les supporter, je ne le veux pas; si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh! je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arrière; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges; et, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, mademoiselle Cécile, de ne pas pas m'en croire.

Bien mal à moi! bien mal à moi! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, monsieur George, parce que mademoiselle Lucette est dans vos bonnes graces; et le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon, où le couver étoit déjà mis.

Ils continuèrent de se bouder l'un l'au-

tre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner, car il auroit fallu dire : A ta santé, George ! Et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cécile étudioit du coin de l'œil, tous ses mouvemens ; et ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George croyant que c'étoit par mépris, affecta un air serein, et se mit à manger comme s'il avoit eu de l'appétit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque par malheur Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mère, qui l'interrogeoit une seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussi-tôt du salon. Cécile obéit en fondant en larmes, et se retirant d'un pas incertain et silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George;

car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler, en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eût-on donné deux pêches, qu'il chercha les moyens de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en apperçût. Il avançoit et reculoit sa chaise; il avoit à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, et prenant une pêche, tout prêt à la cacher. Ah, papa! ah, maman! voyez donc comme il joue avec Raton!

Oh, oh! ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard, en se retournant tout-à-coup; et George décontenancé, avoit déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant madame Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de

toutes les graces de son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête; ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappoit à sa gravité.

Mais George qui craignoit encore une surprise en usant de ce moyen, imagina un autre stratagême. Il prit une pêche, qu'il serra dans le creux de ses deux mains, puis il la porta et reporta plusieurs fois à sa bouche, en affectant de faire faire à ses dents autant de bruit et d'exercice qne s'il mangeoit réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posoit adroitement celle-là dans un creux qu'il avoit fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération avec autant de succès.

Il y avoit déjà long-temps que monsieur et madame Everard ayant oublié George, avoient repris leur entretien, et George ne se doutoit seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna

l'air de sa petite chanson. Il imitoit même tous les miaulemens d'un matou, qu'un petit berger du village lui avoit appris à contrefaire, lorsque madame Everard l'interrompit, un peu fâchée : Eh mais, George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversation vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin ? George rougit, baissa les yeux, et fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout-à-coup feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avoit laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, et George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore ? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il en élevant la voix, et posant en dehors l'oreille contre la porte, c'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien,

n'est-ce pas, ma petite maman? Et comme on tardoit à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite maman! je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit madame Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourroit se représenter l'excès de sa joie! Il en étoit si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagées de la chûte. Il se releva en bondissant, et courut chercher Cécile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristesse et de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse : elle avoit offensé les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde, George et ses dignes parens.

Cécile, ma chère Cécile, s'écria George en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la

pensée. Si tu le veux, Cécile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grace! grace! et soyons amis. Tiens, Cécile, voici mes pêches; je n'aurois jamais pu les manger, voyant que tu n'en avois pas.

Ah! mon cher George, répondit Cécile, en lui serrant la main et en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon! Certes, ajouta-t-elle en sanglotant, un ami dans le malheur est un véritable ami! Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre, si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le pense pas, n'est-il pas vrai? Non, George, c'étoit le coup-d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George. Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien! Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas, Cécile; je l'ai dit, et je n'en aurai pas menti.

Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, répliqua Cécile, en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt.... Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serois heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permît d'aller lui demander pardon!

Oh! j'y vole, Cécile! s'écria George déjà loin du berceau, je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses vœux. Eh! quelles fautes n'auroit-on pas excusées en faveur d'une si tendre et si généreuse amitié?

Par M. DE BONNEVILLE.

LA PETITE FILLE A MOUSTACHES.

« Veux-tu bien faire ce que je te dis, Placide ? Mais voyez donc ce petit obstiné ! Allons, monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne. » C'est de ce ton qu'on entendoit toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit, au contraire, lui paroissoit un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes et ennuyeux ; puis elle les choisissoit elle-même le lendemain comme les plus amusans. Il falloit que son malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osoit se permettre la plus légère représentation, elle prenoit aussi-tôt contre lui ses grands airs, brisoit quelquefois ses joujous, et le pauvre Placide étoit obligé de rester seul, dans un coin, sans amusement.

Les parens de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère surtout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance ; qu'une petite fille qui prétendoit imposer aux autres ses volontés, étoit la plus insupportable créature de l'univers ; ses sages leçons étoient inutiles. Déjà son frère, aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer ; toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle ; et Camille, au lieu de se corriger, n'en devenoit que plus volontaire et plus exigeante.

Un officier, d'un caractère franc et d'un esprit très-raisonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit son frère et tous les gens de sa maison. Il garda d'abord le silence, par politesse ; mais enfin excédé de tant d'impertinences : Si j'avois une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à ma-

dame de Florigni, je sais bien, madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc, monsieur, lui répondit-elle ?

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferois appliquer des moustaches, et j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit, et des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment elle sentit les torts de son humeur impérieuse, et résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il seroit cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que

d'attendre qu'il vînt dîner chez leurs parens un homme raisonnable, pour leur dire en face qu'elles seroient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce et gentille demoiselle.

LA CICATRICE.

FERDINAND avoit reçu de la nature une ame pleine de noblesse et de générosité. Son esprit étoit vif et pénétrant, son imagination forte et sensible, son humeur franche et joyeuse, et ses manières avoient une grace animée qui lui concilioit tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avoit un défaut bien incommode pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, et de s'abandonner, en aveugle, à tous les mouvemens qu'elles excitoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades, la plus légère contradiction irritoit ses esprits fougueux ; on voyoit le feu de la colère enflammer tout-à-coup son visage; il trépignoit des pieds, poussoit des cris, et se livroit à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit

permis de donner à sa sœur, Marcellin, son ami et son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, , ne l'avoit pas apperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appelé assez haut, se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatienté de ces secousses, se retourna brusquement, et repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit-là étendu sans aucune apparence de vie et de sentiment : et comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grand flots de ses tempes.

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie!

Il se precipite à son côté, en disant, avec des grands cris : il est mort, il est mort! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami! Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémissemens. Il accourt, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, et lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure; il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, et peut-être mortelle.

Marcellin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise, et il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit à le consoler ni à l'affliger.

Marcellin l'appelloit sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité si méchamment? Ah! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colère; je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcellin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux et qu'il lui tînt la main, redoubloient encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu à peu, et que la plaie commençât à guérir. Au bout de six jours Marcellin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de

Ferdinand ! Ah ! certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois, dans sa vie, la douleur qu'il éprouva aussi long-temps qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinaud reprit un visage serein ; et sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla de toute la force de son caractère, à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcellin ne garda de sa chûte qu'une cicatrice légère à la tempe. Ferdinand ne la regardoit jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontroit Marcellin, il le baisoit sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un et l'autre dans tout le cours de leur vie.

PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.

MADAME DE CRESSAC.

ADRIEN, } *leurs enfans.*
JULIEN, }

THOMAS, *riche fermier.*

JEANNE, *sa femme.*

SUZETTE, } *leurs enfans.*
LUBIN, }

GODEFROI, *palfrenier de M. de Cressac.*

La scène est à l'entrée d'un village. Le théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles, dans le lointain, des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du théâtre est une ferme, et tout auprès une fontaine; de l'autre côté est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.

L'INCENDIE,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN *arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtemens et sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre, que la colline masquoit à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur.*

Bon Dieu! bon Dieu! tout brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée et de flammes! O mon papa, maman, ma petite sœur Julie, qu'êtes-vous devenus! Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin? Seigneur, mon Dieu, prends pitié de moi! Tu m'as dejà tout enlevé; laisse-moi au moins mes parens. Ils sont

pour moi plus que tout au monde. Que deviendrois-je sans eux ? *(Accablé de fatigue et de douleur, il pose sa main contre un arbre, et appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, et il en sort un petit paysan, tenant à la main son déjeûner.)*

SCÈNE II.

ADRIEN, LUBIN, petit paysan.

LUBIN, *sans voir Adrien.*

Il ne finit donc pas, ce feu d'enfer! A quoi pensoit mon père, d'aller s'enfourner là-dedans avec ses chevaux ? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre. *(Il marche vers l'arbre, et voit Adrien.)* Eh! mon petit joli monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village?

ADRIEN.

Ah! mon ami, je ne sais ni où je suis, ni où je vais.

LUBIN.

LUBIN.

Comment ? est-ce que vous seriez de la ville qui brûle ?

ADRIEN.

Hélas ! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

LUBIN.

Le feu a-t-il déjà pris à votre maison ?

ADRIEN.

C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étois au lit, et je dormois tranquillement. Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, et on m'a emporté à travers des charbons de feu qui pleuvoient sur nous.

LUBIN, *avec un cri de frayeur.*

O mon Dieu ! *(On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme.)* Lubin ! Lubin ! *(Lubin, tout troublé, n'entend pas.)*

SCÈNE III.

JEANNE, SUZETTE, ADRIEN, LUBIN.

JEANNE, *en entrant, à Suzette.*

Je crains que le drôle ne m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son père!

SUZETTE.

Non, ma mère, le voici. Ha! ha! il parle à un petit monsieur.

JEANNE, *à Lubin.*

Pourquoi ne pas me répondre?

LUBIN.

Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendois que ce malheureux enfant. Ah! ma mère, il vous auroit donné le frisson comme à moi.

JEANNE.

Que lui est-il donc arrivé?

LUBIN.

D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison étoit toute en feu lorsqu'il s'en est échappé.

JEANNE.

Dieu de bonté, comme le voilà pâle! Vous êtes si petit! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver?

ADRIEN.

Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, et mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurois de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, et m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin, que c'étoit le premier village que je trouverois; et m'y voici.

JEANNE.

Et savez-vous le nom de votre père nourricier?

ADRIEN.

Ma petite sœur de lait s'appeloit Suzette.

SUZETTE, *avec un cri de joie.*

Ah ! ma mère, si c'étoit Adrien ?

ADRIEN.

Eh ! oui, c'est moi.

JEANNE.

Vous, le fils de M. de Cressac ?

ADRIEN.

O ma bonne nourrice ! je te reconnois bien à présent. Et voilà ma chère Suzette, et voilà Lubin. *(Suzette se jette à son cou, Lubin lui prend la main.)*

JEANNE, *l'élevant dans ses bras, et l'embrassant.*

O mon Dieu, que je suis heureuse ! Je ne pensois qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi ! L'aurois-tu reconnu, Suzette.

SUZETTE.

Non, pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battoit près

de lui. Nous avons été si long-temps sans le voir.

ADRIEN.

C'est que j'étois au collége ! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

JEANNE.

Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connois. Il les sauveroit tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger ?

LUBIN.

Tenez, monsieur Adrien, voici une tartine que j'avois faite pour moi.

ADRIEN.

Tu me disois *tu* autrefois, Lubin.

LUBIN, *lui passant un bras autour du cou.*

Eh bien ! Adrien, prends donc mon déjeûner.

SUZETTE.

Quelque chose d'un peu chaud lui

vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

ADRIEN.

Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon père, ma mère et ma sœur. Je veux m'en retourner, je veux les voir.

JEANNE.

Y penses-tu? Aller courir dans les flammes?

ADRIEN.

C'est-là que je les ai laissés! Oh! c'est bien malgré moi. Je ne voulois pas me séparer d'eux! Mon papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colère. Mais je ne peux plus y tenir; il faut que je retourne le chercher.

JEANNE.

Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

ADRIEN.

Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

JEANNE.

La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait ; je te nourrirai bien de mon pain. (*Elle le prend entre ses bras, et l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme.*) (*A Lubin.*) Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton père, et nous en avertir. Mais ne vas pas au feu, je te le défends.

SCÈNE IV.

LUBIN, *seul.*

Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne sais ; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpoit dans les nuages avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que je les plains ! Il ne faut pas cependant

que cela m'empêche de déjeûner. (*Il mord dans son pain.*)

SCENE V.

LUBIN, SUZETTE, *qui sort de la ferme, tenant à la main un verre.*

LUBIN.

Ah! ma sœur, tu es une bien bonne enfant, de me porter ainsi à boire!

SUZETTE.

Oh! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être en ce moment la faim et la soif; et moi, je pourrois prendre quelque chose pour me régaler! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

LUBIN.

Il faut être bien tendre, au moins,

pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne sait pas où est son père !

SUZETTE.

N'est-ce pas ? Oh ! je te connois. Ta sœur pourroit brûler toute vive, que tu n'en perdrois pas un coup de dent. Pour moi je serois bien comme Adrien ; je n'aurois guère envie de manger, si notre cabane brûloit, et si je ne savois où trouver mon père ou ma mère, ou toi-même, Lubin.

LUBIN.

Et moi aussi, si je n'avois pas faim.

SUZETTE.

Est-ce qu'on a ſaim alors ? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

LUBIN.

Ainsi donc, tu ne toucheras pas à ta soupe ?

SUZETTE.

Tu voudrois bien qu'elle te restât après

avoir mangé la tienne, et encore un gros chiffon de pain au beurre ?

LUBIN.

Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant. (*Suzette lui donne le verre ; Lubin puise de l'eau à la fontaine, et boit.*)

SUZETTE.

Dépêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

LUBIN.

Attends. Je vais le remplir.

SUZETTE.

Que fais-tu ? Sans le rincer ?

LUBIN.

Crois-tu que j'aie du poison dans la bouche ?

SUZETTE.

Vraiment, ce seroit bien propre, avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord ! Je veux le rincer moi-même. Les enfans comme lui sont accoutumés à la propreté, et je veux qu'il se trouve

chez nous, comme dans sa maison. (*Elle rince le verre, le remplit, et rentre dans la ferme.*)

SCÈNE VI.

LUBIN, *seul.*

VOILA mon déjeuner fini. Si je courois à présent voir le feu ! Quelques tapes de plus ou de moins ne sont pas grand'chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons. (*Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son père.*)

SCÈNE VII.

THOMAS, LUBIN.

(*Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas harassé, et paroît ne respirer qu'avec peine.*)

LUBIN.

AH ! vous voilà, mon père ! Je courois devant vous.

THOMAS, *avec empressement.*

Adrien est-il ici ?

LUBIN.

Oui, oui, il vient d'arriver.

THOMAS, *posant la cassette à terre, et levant ses bras vers le ciel.*

Je te remercie, ô mon Dieu ! Toute cette honnête famille est donc sauvée ! (*Il s'assied sur sa cassette.*) Que je respire.

LUBIN.

Ne voulez-vous pas entrer ?

THOMAS.

Non, non ; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici. (*Lubin court vers la ferme, et s'y élance.*)

SCÈNE

SCÈNE VIII.

THOMAS, *essuyant la sueur de son front, et les larmes de ses yeux.*

Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour !

SCÈNE IX.

THOMAS, JEANNE, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

(*Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette et Lubin la suivent.*)

JEANNE, *se jetant au cou de Thomas.*

Ah ! mon cher ami, quelle joie de te revoir !

THOMAS, *l'embrassant tendrement.*

Ma chère femme ! (*Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, et qui lui*

tend les bras. Il le serre dans les siens; l'embrasse, et le rend à sa mère.) Mais Adrien, où est-il? Que je le voie!

ADRIEN, *courant à lui.*

Me voici, mon père nourricier, me voici. (*Il regarde de tous côtés.*) Vous êtes seul? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils?

THOMAS, *avec transport.*

En sûreté, mon fils. Embrasse-moi.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.*

Oh! quelle joie!

JEANNE.

Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

THOMAS.

Ils n'avoient pas leur bienfaiteur à sauver.

JEANNE.

Mais au moins, tout est-il éteint, à présent?

THOMAS.

Eteint, ma femme? Oh! ce n'est plus une maison, une rue, c'est la ville toute

entière embrasée! Si tu voyois cette désolation! les femmes courant échevelées, et vous demandant à grands cris leurs maris et leurs enfans! le son des cloches, le bruit des chariots et des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent! les chevaux furieux et les flots de peuple effrayé, qui vous renversent! les flammes qui vous poursuivent et se croisent devant vous! les poutres brûlantes qui tombent sur la foule et l'écrasent. . . . . Je ne sais comment j'en suis revenu.

JEANNE.

Tu me glaces le sang dans les veines.

SUZETTE.

Ah! ma mère, voyez ses sourcils, ses cheveux tout brûlés!

THOMAS.

Et mon bras encore! Mais qu'est-ce tout cela? Trop heureux d'en sortir la vie sauve! Je ne l'aurois pas marchandée.

JEANNE.

Que me dis-tu, mon ami?

THOMAS.

Quoi! ma femme, pour notre bienfaiteur! N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage? N'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme et tout ce que nous possédons? N'as-tu pas nourri son enfant? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah! j'aurois eu mille vies, que je les aurois toutes risquées.

JEANNE, *avec attendrissement.*

Tu l'as donc pu secourir?

THOMAS.

Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme et sa fille, étoient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étois encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyoit écrasés, et fuyoit. J'ai entendu leurs cris; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, et je les en ai retirés. J'avois déjà sauvé la cassette que voici, et mon chariot est chargé de leurs effets les plus précieux.



Ah! j'aurois eu : milles vies que je les aurois toutes risquée....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.*

O mon père nourricier, sois sûr d'en être bien récompensé.

THOMAS.

Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptoit peut-être pas sur moi, et je l'ai secouru; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille et ses gens. . . . .

ADRIEN.

Oh! je vais donc le revoir!

THOMAS.

Cours, ma femme, vas tirer de notre excellent vin vieux; fais traire nos vaches; prépare nos meilleurs provisions; qu'on mette des draps blancs au lit, nous irons coucher dans l'étable.

JEANNE.

Oui, j'y vole, mon ami.

SCÈNE X.

THOMAS, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS.

Et moi, je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asyle. Hélas! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore, les uns muets et insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue et d'épuisement: les autres courant çà et là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, et voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

SUZETTE.

Ah! mon pauvre Adrien! si tu t'étois trouvé là, on t'auroit foulé sous les pieds.

THOMAS.

Aussi-tôt que mes chevaux seront revenus, j'irai; je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfans, de femmes et de vieillards, pour les conduire ici. J'étois le plus pauvre du village, j'en suis devenu le plus riche; c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux. (*Il se baisse pour prendre la cassette.*)

LUBIN.

Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las!

THOMAS.

Non, non, prends garde; elle est trop lourde pour toi. Elle te casseroit les jambes si elle échappoit de mes mains. Vas plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, et fourbir nos marmites des vendanges: puis, tu courras chez le meûnier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incèndiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs

besoins les plus pressans. Je ne suis pas, graces à Dieu, dans l'aisance, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerai jusqu'à mon dernier morceau de pain. (*Il sort avec Lubin.*)

SCÈNE XI.

SUZETTE, ADRIEN.

SUZETTE.

OH! je partagerai aussi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'auroit dit que je te verrois un jour si à plaindre!

ADRIEN.

Ah! ma chère Suzette! c'est bien cruel aussi de tout perdre dans une nuit.

SUZETTE.

Console-toi, mon ami. Ne te souviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous ne le sommes; tiens, pas plus hauts que ce buisson là-bas? Eh bien! nous le serons encore. Crains-

tu que rien ne te manque, autant que j'en aurai?

ADRIEN, *lui prenant la main.*

Non, je ne le crains pas. Mais c'étoit moi qui devoit un jour te mettre à ton aise, te marier lorsque tu serois grande, et prendre soin de tes enfans comme des miens.

SUZETTE.

Eh bien! ce sera mon affaire, au lieu d'être la tienne : quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin. Tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai. Je te donnerai aussi mon lit, et je dormirai à terre auprès de toi.

ADRIEN, *se jetant à son cou.*

Mon Dieu! mon Dieu, ma chère Suzette! combien je dois t'aimer!

SUZETTE.

Tu verras aussi comme j'aurai soin de ta petite Julie! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du

même lait, n'est-ce pas comme si l'on étoit frère et sœur ?

ADRIEN.

Oui, tu seras toujours la mienne ; et je ne sais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa et à ma maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mais, mon Dieu, quand reviendront-ils ?

SUZETTE.

Pourquoi t'inquiéter ? Tu sais bien que mon père les a mis hors de danger ?

ADRIEN.

C'est que mon papa est comme le tien. Il aura aussi voulu sauver à son tour ses amis. Il se sera peut-être rejeté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui, jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la coline. Oh ! si c'étoit lui !

SCÈNE XII.

GODEFROI, ADRIEN, SUZETTE.

ADRIEN, *courant à Godefroi d'un air joyeux.*

Ah! Godefroi!

GODEFROI.

Vous voilà, monsieur Adrien?

ADRIEN.

C'est bien de moi qu'il s'agit. Où est mon papa? où est maman? où est ma sœur Julie, sont-ils ici?

GODEFROI, *d'un air hébêté.*

Ici? où donc?

ADRIEN.

Derrière toi.

GODEFROI.

Derrière moi? (*Il se retourne.*) Je ne les vois pas.

ADRIEN.

Tu ne les as donc pas accompagnés?

GODEFROI.

Il ne sont donc pas ici ?

ADRIEN, *d'un ton d'impatience.*

C'est ici que tu viens les chercher ?

GODEFROI, *d'un air troublé.*

Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. (*Adrien pâlit.*) Ne vous effrayez donc pas. (*Avec consternation.*) Ils ne sont pas ici ?

SUZETTE.

Il n'est venu personne que mon frère Adrien.

ADRIEN.

Pourquoi y suis-je venu ?

GODEFROI.

Ecoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eût arraché de mes bras pour me faire travailler ; je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous ; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens, je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde ; personne ne les avoit vu, personne n'en avoit entendu parler.

ADRIEN, *d'un ton plaintif.*

O Dieu! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous?

GODEFROI.

Ce n'est pas tout. Ecoutez; ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

ADRIEN.

Hélas! mon Dieu, qu'est-ce donc?

GODEFROI.

Comment voulez-vous que je vous le dise, si vous allez prendre l'épouvante!

ADRIEN.

Eh! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

GODEFROI.

Eh bien donc, le bruit court qu'un homme, une femme et une petite fille ont été écrasés dans notre rue, par une charpente qui est tombée toute en feu. (*Adrien tombe évanoui.*)

SUZETTE.

Bon Dieu! bon Dieu! à notre se-

cours ! Adrien qui se meurt ! (*Elle se précipite sur lui.*)

GODEFROI.

Mais qu'a-t-il donc ? Il n'en est rien, peut-être. Ce n'est qu'un ouï-dire, et on ne sait pas qui c'est.

SUZETTE.

La frayeur l'a saisi tout-à-coup. Il oublie que mon père les a sauvés.

GODEFROI, *tâtant le front d'Adrien.*

O mon doux sauveur ! il est froid comme un glaçon !

SUZETTE, *se relevant à demi.*

Que veniez-vous faire ici ? C'est vous qui l'avez tué.

GODEFROI.

Je lui avois pourtant bien dit de se tranquilliser. (*Il le soulève.*) M. Adrien ! (*Il le laisse retomber.*)

SUZETTE.

Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas mort encore. O mon cher Adrien ! mon frère ! Où trouver à présent mon père et ma mère, pour lui en-

voyer du secours ? (*Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme.*)

SCÈNE XIII.

ADRIEN, *toujours évanoui*, GODEFROY, *appliquant son oreille au nez d'Adrien.*

GODEFROI.

Non, non, il n'est pas encore mort; il renifle. Oh ! s'il étoit mort, j'irois me jeter dans le premier puits. (*Il lui crie dans l'oreille.*) Adrien ! monsieur Adrien !.... Si je savois comment le faire revenir ! (*Il lui souffle sur le visage.*) Bah ! j'y perdrois mes poumons... C'étoit bien bête aussi de ma part; mais c'est encore plus bête de la sienne. Je lui disois de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands seigneurs sont comme des boules de savon, qui crèvent de rien....

Adrien, monsieur Adrien! il ne m'entend pas.... Ma tante est morte, et j'en ai eu bien du regret; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. *(Il le secoue encore.)* Il ne revient pas cependant! *(Il tourne la tête de tous côtés.)* Ah, bon voici une fontaine! je vais y puiser de l'eau dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bientôt revenir. *(Il court à la fontaine. En même temps arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, et tenant Julie par la main. Godefroi l'apperçoit, et de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus et stupéfait, puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant :)* Ah! Dieu me pardonne! s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCÈNE XIV.

M. DE CRESSAC, Mme. DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN, *toujours évanoui.*

M. DE CRESSAC.

MAIS c'est Godefroi, je pense? (*Il l'appelle.*) Godefroi, où vas-tu donc? où est Adrien?

Mme. DE CRESSAC.

Il fuit! Qu'a-t-il fait de mon fils?

JULIE, *voyant un corps étendu à terre.*

Que vois-je? Qui est couché là? (*Elle se baisse pour le considérer; elle reconnoît Adrien, et se jette sur lui.*) Dieu! mon frère! il est mort!

Mme. DE CRESSAC.

Que dis-tu? (*Elle s'arrache du bras de M. de Cressac, et se précipite à corps perdu de l'autre côté.*) Mon fils! Adrien!

M. DE CRESSAC.

Il manquoit encore quelque chose à notre malheur! (*Il tombe à genoux au-*

près d'Adrien, et le soulève. Adrien fait un léger mouvement.) Dieu soit loué! il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi; gardes tes forces pour le secourir. Assieds-toi.

Mme. DE CRESSAC, *avec un cri douloureux.*

Mon fils! mon fils! (*Elle tombe presque évanouie.*)

JULIE.

Ah! mon pauvre frère! que les flammes eussent plutôt tout dévoré! Réveille-toi, réveille-toi. (*Pendant ces paroles de Julie, monsieur de Cressac relève madame de Cressac sur son séant, et remet Adrien dans ses bras, ensorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui le couvre de baisers.*)

M. DE CRESSAC.

Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi?

Mme. DE CRESSAC.

Je ne sais; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse toutes! Je donnerois tout ce

qui nous reste pour quelques gouttes d'eau. (*M. de Cressac regarde autour de lui, apperçoit la fontaine, il y vole.*)

JULIE, *fouillant dans le tablier de sa mère.*

Maman, voici votre éther. (*Elle ouvre le flacon. Madame de Cressac le saisit avec transport, et le fait respirer à son fils.*) Mon frère, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien! mon cher Adrien! (*Adrien paroît un peu se ranimer.*) Ciel! il respire! il m'entend. (*Elle court à son père.*) Venez, venez, mon papa. (*M. de Cressac entre, portant de l'eau dans le creux de sa main; il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front et les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts.*)

ADRIEN, *les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, et pousse des soupirs à demi étouffés.*

Hélas! hélas! mon papa.

Mme. DE CRESSAC.

Mon cher Adrien !

ADRIEN, *comme dans un songe.*

Il est donc mort !

M. DE CRESSAC.

Il me croît mort ! C'est cet imbécille de Godefroi qui l'aura effrayé.

JULIE, *avec transport.*

Ciel ! il entr'ouvre les yeux.

Mme. DE CRESSAC.

Mon fils ! ne nous reconnois-tu pas ?

M. DE CRESSAC.

Adrien, Adrien !

JULIE.

Mon frère ! C'est moi.

ADRIEN, *comme s'il se réveilloit d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui.*

Suis-je vivant ? Où suis-je ? (*Il se relève tout-à-coup, et se jette au cou de sa mère.*) Maman !

M. DE CRESSAC.

Mon fils, tu vis encore ?

ADRIEN, *se retourne, et se jette dans les bras de son père.*

Et vous aussi, mon papa ?

JULIE, *l'embrasse, suspendu comme il l'est au cou de son père.*

Mon Adrien ! mon frère ! je crois revivre comme toi.

ADRIEN.

Oh ! quelle joie, ma sœur, de te revoir! (*Il se retourne vers sa mère.*) Ah ! maman ! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. DE CRESSAC.

Je déplorois mon malheur ! je vois maintenant que je pouvois perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

Mme. DE CRESSAC.

N'y pensons plus, mon ami.

M. DE CRESSAC.

Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés. Je ne regrette rien.

JULIE.

Mais que t'est-il donc arrivé, mon frère ?

ADRIEN.

C'est cet étourdi de Godefroi...

M. DE CRESSAC.

Ne l'ai-je pas dit ?

ADRIEN.

Il me disoit que vous étiez ensevelis sous les flammes.

JULIE, *montrant la colline.*

Ah ! le voilà là-haut ! (*Tous le regardent ; Godefroi retire sa tête qu'il avançoit entre les arbres.*)

SCÈNE XV.

M. DE CRESSAC, Mme. DE CRESSAC, ADRIEN, JULIE, GODEFROI.

M. DE CRESSAC.

Godefroi ! Godefroi ! Cet imbécille ! il craint, sans doute.. Appelle-le toi-même, Adrien.

ADRIEN.

Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

GODEFROI, *du haut de la colline.*

Est-ce bien vrai au moins ?

ADRIEN.

As-tu jamais entendu parler les morts ?

GODEFROI, *accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout-à-coup.*

Vous n'allez pas me renvoyer, monsieur ? sans quoi ce ne seroit pas la peine de m'avancer.

M. DE CRESSAC.

Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

Mme. DE CRESSAC.

Tu as failli me tuer mon fils.

ADRIEN.

Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

GODEFROI.

Sûrement. Je lui disois de ne pas s'effrayer. (*Adrien lui tend la main.*) Je suis bien aise que vous ne m'en veuilliez pas de mal. Oh ! je ne dirai plus un autre fois que les gens sont morts, à moins de les avoir vus à dix pieds sous terre.

SCÈNE XVI.

M. DE CRESSAC, Mme. DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN, THOMAS, JEANNE, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS, *courant.*

Ah! le malheureux! Où est-il? où est-il?

SUZETTE, *montrant Godefroi.*

Tenez, mon père, le voilà. (*Godefroi épouvanté, se retire derrière M. de Cressac.*

THOMAS.

Que vois-je? (*Suzette et Lubin courent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de madame de Cressac, et la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, et les tient embrassés.*)

M. DE CRESSAC, *relevant Thomas.*

Que fais-tu, mon ami? A mes pieds? toi,

toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille.

THOMAS.

Oui, monsieur; c'est une nouvelle grace que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnoissant de tous vos bienfaits.

M. DE CRESSAC.

Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

THOMAS.

Que dites-vous? c'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je les vous rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

M. DE CRESSAC.

Eh bien! mon ami, je les reprends; mais pour te donner des champs dix fois plus vastes et plus fertiles. La cassette que

tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, et je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfans seront les miens.

ADRIEN.

Ah ! mon papa ! j'allois vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites! Je serois peut-être mort aussi sans leurs secours.

Mme. DE CRESSAC, *serrant la la main de Jeanne.*

Eh bien ! nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

JEANNE.

Venez en attendant prendre quelque repos. Excusez-nous, si nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions desiré.

THOMAS, *regardant du côté de la colline.*

Voici le charriot qui arrive, et des malheureux qui le suivent. Permettez-

vous que j'aille leur offrir quelques secours.

M. DE CRESSAC.

Ah! je vais avec toi les consoler. Je suis trop intéressé dans l'événement cruel qui cause leurs peines. O jour que je croyois si malheureux! tu me rends bien plus que tu me fais perdre. Pour quelques biens que tu m'enlèves, tu me donnes une nouvelle famille, et des amis dignes de mon cœur.

LE SERIN.

SERINS à vendre ! qui veut acheter des Serins, de jolis Serins ?

Ainsi crioit un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit : elle courut à la fenêtre, et regarda de tous côtés dans la rue. C'étoit un marchand d'oiseaux qui en portoit une grande cage sur sa tête. Elle étoit toute pleine de Serins. Ils sautilloient si légèrement sur les bâtons, et gazouilloient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un Serin, mademoiselle, lui cria l'oiseleur ?

Peut-être bien, lui répondit Joséphine; cela ne dépend pas tout-à-fait de moi; attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avoit une large borne de l'autre côté de la rue ; il y déposa sa cage, et se tint debout à côté. Joséphine, dans cet intervalle,

courut à la chambre de son père; elle y entra toute essoufflée, en lui criant : Venez vîte, mon papa; venez, venez.

M. DE GOURCY.

Et qu'y a-t-il donc de si pressé?

JOSÉPHINE.

C'est un homme qui vend des Serins : il en a, je crois, plus d'un cent; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur la tête.

M. DE GOURCY.

Et pourquoi en as-tu tant de joie?

JOSÉPHINE.

Ah! mon papa, c'est que je veux...... c'est-à-dire, si vous me le permettez, je voudrois bien en acheter un.

M. DE GOURCY.

Et as-tu de l'argent?

JOSÉPHINE.

Oh! j'en ai assez dans ma bourse.

M. DE GOURCY.

Mais qui nourrira ce pauvre oiseau?

JOSÉPHINE.

Moi, moi, mon papa. Vous verrez, il sera bien aise de m'appartenir.

M. DE GOURCY.

Ah! je crains bien....

JOSÉPHINE.

Et quoi donc?

M. DE GOURCY.

Que tu ne le laisses mourir de soif ou de faim.

JOSÉPHINE.

Moi, le laisser mourir de soif ou de faim? Oh! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeûner avant que mon oiseau n'ait eu le sien.

M. DE GOURCY.

Joséphine, Joséphine, tu es bien étourdie; tu n'as qu'à oublier un jour seulement.

Joséphine donna de si belles paroles à son père, elle lui fit tant de caresses, et le tirailla si fort par le pan de son habit, que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de sa fille.

Il traversa la rue, en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, et choisirent le plus beau Serin de toute la volière. C'étoit un mâle, du jaune le plus

brillant, avec une petite huppe noire sur la tête.

Qui fut jamais plus content que ne l'étoit alors Joséphine? Elle présenta sa bourse à son père, pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy tira de la sienne de quoi acheter une belle cage, garnie d'une mangeoire et d'un abreuvoir de crystal.

Joséphine n'eut pas plutôt installé le Serin dans son petit palais, qu'elle courut par toute la maison, appelant sa mère, ses sœurs, tous les domestiques, et leur montrant l'oiseau que son père avoit bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venoit quelqu'une de ses petites amies, les premiers mots qu'elle leur disoit, c'étoit: Savez-vous bien que j'ai le plus joli Serin de tout Paris? Il est jaune comme de l'or, et il a un panache noir, comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvoit fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeoit, en se levant,

qu'à lui donner du grain nouveau et de l'eau bien pure. Lorsqu'on servoit des biscuits sur la table de son père, la part de Mimi étoit faite la première. Elle avoit toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui. La cage étoit garnie de tous côtés de mouron frais et de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions: il apprit à distinguer Joséphine ; et au premier pas qu'elle faisoit dans la chambre, c'étoit des battemens d'aîle et des *cuic, cuic*, qui ne finissoient pas. Joséphine le mangeoit de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter : il se faisoit lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il rouloit si long-temps sa voix dans son gosier, qu'on auroit cru qu'il alloit tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences. Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençoit de plus belle, et d'un son si fort et si brillant, qu'on l'entendoit dans toute la maison.

Joséphine passoit des heures entières à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle

laissoit quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder, et lorsqu'il l'avoit régalée d'une jolie chanson, elle le régaloit à son tour d'un air de serinette, qu'il cherchoit ensuite à répéter.

Cependant Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic, cuic*, disoit-il toujours, d'aussi loin qu'il voyoit Joséphine : Joséphine ne l'entendoit plus.

Près de huit jours s'étoient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais ni biscuit. Il répétoit les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris ; il en composoit de nouveaux pour elle ; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avoit bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête étoit arrivé. Son parrain lui avoit donné une poupée qui alloit sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appeloit Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levoit, jusqu'au soir, elle ne s'occupoit

qu'à habiller et déshabiller cent fois mademoiselle Colombine, à lui parler et à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau étoit encore bien content, lorsqu'on lui donnoit sur la fin du jour quelque nourriture.

Quelquefois il lui arrivoit d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, et tournant par hasard les yeux vers la cage, il vit que le Serin étoit couché sur le ventre, et qu'il halletoit avec peine. Ses plumes étoient hérissées, et il paroissoit rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche; plus de ces *cuic, cuic* d'amitié : la pauvre bête avoit à peine assez de force pour respirer.

Joséphine! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton Serin ? Joséphine rougit. Ah! mon papa! c'est que j'ai.... c'est que j'ai oublié. . . . et elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet.

M. de Gourcy décrocha la cage, et visita la mangeoire et l'abreuvoir. Hélas!

Mimi n'avoit plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

Ah! mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avois prévu, je ne t'aurois jamais acheté. Toute la compagnie qui étoit à table se leva en frappant dans ses mains, et en s'écriant: Le pauvre oiseau!

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, et remplit l'abreuvoir d'eau fraîche: il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, et mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, et qu'on en fît présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passoit pour un enfant très-soigneux, et qui auroit pour lui plus d'attentions que Joséphine.

Il auroit fallu entendre les regrets et les plaintes de la petite fille: Ah! mon cher

oiseau! mon pauvre Mimi! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie; laissez-le avec moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, et lui rendit le Serin. Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère et des exhortations pressantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il, est renfermée, et n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu lui laisses encore souffrir la soif ou la faim....

A ces mots un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa et les baisa : mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde fois de Mimi, réconcilié de bon cœur avec Joséphine.

Un mois après, M. de Gourcy fut obligé

obligé d'entreprendre un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parens furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, et pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer ; elle envoya chercher ses petites amies, et sa gaîté revint ; elles allèrent ensemble à la promenade ; et à leur retour elles passèrent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard et aux quatre coins ; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard, et Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès le point du jour, elle se réveilla en pensant aux amusemens de la veille. Si sa gouvernante avoit voulu l'en croire, elle auroit couru, en se levant, chez les demoiselles de Saint-Maure. Il fallut attendre jusqu'à l'après dîner ; mais

à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces demoiselles.

Et Mimi ? Il fut obligé de rester seul, et de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi ? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi ? Qui auroit pensé à lui dans toutes ces dissipations ?

Le quatrième jour M. et Mad. de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'étoit guère occupée de leur retour. A peine son père l'eut-il embrassée et se fut-il informé de sa santé, qu'il lui dit : Comment se porte Mimi ?

Fort bien, s'écria Joséphine, un peu surprise ; et elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau.

Hélas ! la pauvre bête ne vivoit plus : elle étoit couchée sur le ventre, les aîles étendues et le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri, et se tordit les mains. Toute la famille accourut, et fut témoin de ce malheur.

Ah! mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse! Si je t'avois étouffé le jour de mon départ, tu n'aurois eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourmens de la faim et de la soif, et que tu es mort dans une longue et cruelle agonie. Tu es encore bienheureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre : elle auroit donné tous ses *joujoux* et toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi; mais tout cela étoit alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau, le fit vider et remplir de paille, et le suspendit au plancher.

Joséphine n'osoit y porter ses regards: les larmes lui venoient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'appercevoit; elle prioit chaque jour son père de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il

échappoit à Joséphine quelque trait d'étourderie et de légèreté, l'oiseau étoit remis à sa place; et elle entendoit dire à tout le monde : Pauvre Mimi ! tu as souffert une mort bien cruelle !

LES ENFANS
QUI VEULENT SE GOUVERNER EUX-MÊMES.

CASIMIR.

Ah ! mon papa ! que je voudrois être grand, grand comme vous !

M. D'ORSAY.

Et pourquoi le voudrois-tu, mon fils ?

CASIMIR.

C'est que je n'aurois plus à recevoir les ordres de personne, et que je pourrois faire tout ce qui me passeroit par la tête.

M. D'ORSAY.

Il en arriveroit des choses bien merveilleuses, j'imagine.

CASIMIR.

Oh ! je vous en réponds.

M. D'ORSAY.

Et toi, Julie, voudrois-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairoit ?

JULIE.

Vraiment oui, mon papa.

CASIMIR.

Oh ! si Julie et moi nous étions les maîtres !

M. D'ORSAY.

Mes enfans, je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

CASIMIR.

Vous vous moquez de nous, mon papa ?

M. D'ORSAY.

Non, je parle très-sérieusement. Demain, ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

CASIMIR.

Quel plaisir nous allons avoir, de nous sentir la bride sur le cou !

M. D'ORSAY.

Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement ; je vous l'abandonne jusqu'à

ce que vous veniez me prier vous-même de reprendre mon autorité.

CASIMIR.

Sur ce pied-là, nous serons long-temps nos maîtres.

M. D'ORSAY.

Je serai bien aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfans, au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend tristes et pesans : c'est ce qui arriva à Casimir et à Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, et se levèrent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayèrent un peu, par la douce pensée de faire pendant le jour entier tout ce qui leur viendroit dans l'idée.

Allons, par où commencerons-nous, dit Casimir à sa sœur, quand ils furent habillés et qu'ils eurent déjeûné?

JULIE.

Nous allons jouer.

CASIMIR.

Et à quoi ?

JULIE.

Il faut bâtir des châteaux de cartes.

CASIMIR.

Oh ! c'est un amusement bien triste ! Je n'en suis pas.

JULIE.

Veux-tu jouer à colin-maillard ?

CASIMIR.

Nous ne sommes que deux.

JULIE.

Aux dames, ou au domino ?

CASIMIR.

Tu sais que je ne puis souffrir ces jeux où l'on est assis.

JULIE.

Eh bien ! propose-m'en quelqu'un de ton goût.

CASIMIR.

Nous n'avons qu'à jouer à broche-en-cul.

JULIE.

Oui, c'est un joli jeu pour une demoiselle !

CASIMIR.

Nous jouerons, si tu veux, au carrosse ; tu seras le cheval, et moi le cocher.

JULIE.

Oui-dà ! pour me charger de coups de fouet comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

CASIMIR.

Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

JULIE.

Mais cela me fait mal. Non, non, point de ces jeux.

CASIMIR.

Tu ne veux donc pas ? Eh bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, et tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

JULIE.

Fi de chasse ! tu as toujours tes pieds

sur mes talons, et tes poings enfoncé
dans mes côtés.

CASIMIR.

Puisque tu ne veux aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien?

JULIE.

Ni moi avec toi, m'entends-tu bien aussi?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étoient, chacun s'en alla dans un coin, et ils furent long-temps sans se regarder et sans se dire une parole.

Ils en étoient encore à se bouder, lorsque l'horloge sonna. Dix heures! Il ne leur restoit plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, et lui dit: Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

JULIE.

Oh! je n'ai pas de marrons! Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

CASIMIR.

Je te les devois hier ; mais je ne dois rien aujourd'hui.

JULIE.

Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît ?

CASIMIR.

C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

JULIE.

Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

CASIMIR.

Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

JULIE.

En ce cas, je ne jouerai pas.

CASIMIR.

Tu es bien la maîtresse.

Seconde bouderie. Et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet et le fit claquer ; Julie arrangea sa poupée, et entama une conversation avec elle. Casimir grommeloit

entre ses dents; Julie poussoit des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures! Ils n'avoient plus qu'une heure avant dîner, Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un et l'autre, et ne savent que dire.

Julie enfin rompt le silence: Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

CASIMIR.

Ah! voilà qui est bien! J'ai un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

JULIE.

Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

CASIMIR.

Comme tu parles! As-tu jamais vu que les chevaux aient le mors ailleurs qu'entre les dents?

JULIE.

Mais je ne suis pas un véritable cheval.

CASIMIR.

CASIMIR.

Tu dois faire comme si tu l'étois.

JULIE.

Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

CASIMIR.

Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

JULIE.

Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

CASIMIR.

Et moi, je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

JULIE.

Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet, Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne sait pas claquer; les ajustemens de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure.

Midi sonne dans cet intervalle ; et M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. Mais qu'avez-vous donc, leur dit-il ? en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfans. Ils s'essuyèrent les yeux, et suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avoit même une bouteille de vin auprès de chaque couvert.

Mes enfans, leur dit M. d'Orsay, si j'avois encore quelques droits sur vous, je vous défendrois de manger de tous ces plats, et sur-tout de boire du vin. Je vous prescrirois au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin et les épiceries sont dangereux pour les enfans. Mais vous êtes maintenant vos maîtres, vous pouvez boire et manger suivant votre caprice. Les enfans ne se le laissèrent pas dire deux fois. L'un avaloit de gros morceaux de viande sans pain ; l'autre prenoit de la sauce à grandes cuillerées. Ils

se versoient de pleines rasades de vin, qu'ils oublioient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés.

Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait de tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur dérobions le fruit d'une importante leçon.

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari; et elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se lève de table. Le ventre des enfans étoit tendu comme un tambour, et leurs petites têtes commencèrent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Casimir; et il emmena sa sœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avoit dans le jardin un petit étang,

au bord de l'étang un batelet; Casimir eut la fantaisie d'y entrer.

Julie l'arrêta. Tu sais bien, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

Défendu? répondit Casimir. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes?

Ah! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère, et ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près; mais il ne jugea pas à propos de se découvrir.

Il savoit que l'étang n'étoit pas bien profond. Quand ils y tomberoient, se disoit-il, je n'aurai pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfans vouloient détacher le bateau du bord, et le pousser vers le milieu de l'étang; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenoit.

Puisque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Casimir, il faut du moins nous balancer. Aussi-tôt ayant



M.r Dorsay prompt comme l'éclair.. se jeta dans l'eau.. saisit ses enfants....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

écarté ses jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarrassée, ils ne tardèrent pas long-temps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un l'autre pour se retenir; mais *plump*, ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet, et du bord dans l'étang.

M. d'Orsay sortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il étoit caché. Il se jeta dans l'eau, saisit de chaque main un de ses téméraires enfans, et les ramena à la maison demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomissemens violens pendant qu'on leur ôtoit leurs habits et qu'on les frottoit. Enfin, on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étoient successivement dans un accablement et dans des convulsions qui faisoient frémir. Ils se plaignoient d'un mal de tête affreux et de tiraillemens d'entrailles. Ils tomboient à chaque instant en foiblesse, puis c'étoient des nausées et des étouffemens.

C'est dans cet état déplorable qu'ils passèrent le reste du jour. Il leur échappoit des sanglots et des torrens de larmes, jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, et leur demanda comment ils avoient passé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un et l'autre, d'une voix affoiblie : nous nous sommes levés très-souvent, et la tête et le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfans, leur dit M. d'Orsay, que je vous plains! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc, mes amis? vous disiez l'autre jour qu'il étoit si triste de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Casimir.

C'est pour long-temps, ajouta Julie.

M. D'ORSAY.

Vous ne voulez donc plus vous appartenir ?

CASIMIR.

Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

JULIE.

Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. D'ORSAY.

Pensez bien à ce que vous dites : car, si je reprends mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai d'abord quelque chose de désagréable à vous ordonner.

CASIMIR.

N'importe, mon papa. Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. D'ORSAY.

Eh bien ! j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a un mauvais goût ; mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous con-

sentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre. Qu'on m'obéisse.

CASIMIR.

Oui, oui, mon papa.

JULIE.

Quand ce seroit amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pillules qu'il leur présenta. Les enfans, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisoient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce reméde fit heureusement son effet; et ils guérirent tous deux.

Lorsqu'on vouloit dans la suite les menacer d'une punition effrayante, on leur disoit : Nous allons vous donner la liberté; et les enfans trembloient encore plus de cette menace, que ceux à qui l'on diroit : Je vais vous mettre en prison.

LES BUISSONS.

DANS une riante soirée de mai, M. d'Ogères étoit assis avec Armand, son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisoit admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant sembloit revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie, par les chants joyeux d'un berger qui ramenoit son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivoit, s'élevoient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchoit sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchans arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de

leurs habits. Mais non, je me leverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, et *ritz*, *ratz*, je jeterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chasse; et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeûner. Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogères. En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons, et rappelle-toi ce que nous faisons vers la St.-Jean.

ARMAND.

Et quoi donc, mon papa?

M. D'OGÈRES.

N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et derober aux brebis tremblante, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

ARMAND.

Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans avoir aucun besoin!

M. D'OGÈRES.

Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

ARMAND.

Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage, que de la laisser tomber inutilement.

M. D'OGÈRES.

Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement; et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nuds, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

ARMAND.

Mais le buisson n'a pas besoin de vêtemens. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer. Il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

M. D'OGÈRES.

Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyoit déjà un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il étoit, de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères de son côté, occupé peu de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissante du jour naissant, ne fut pas moins empressé de sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand alloit le premier d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avoit bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui alloient et venoient en voltigeant sur leurs branches. Doucement,

ment, dit M. d'Ogères à son fils, suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons, d'un air si affairé. Ils remontèrent la colline, s'assirent, et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportoient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avoient accrochés la veille aux brebis. Il venoit des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes et de rossignols, qui s'enrichissoient de ce butin.

Que veut dire cela, s'écria Armand tout étonné?

Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien

doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportois hier si légèrement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire ? Que le ciel nous en préserve ! s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogères ; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux.

JOSEPH.

Il y avoit à Bordeaux un fou, qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'étoit point méchant, et il falloit le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passoit dans les rues, il sortoit de toutes les maisons de petits garçons malicieux qui le suivoient en criant : Joseph ! Joseph ! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques? Il y en avoit même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur toutes ces insultes : cependant il étoit quelquefois si tourmenté, qu'il entroit en fureur, prenoit des cailloux ou des poignées de boue, et les jetoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son

fils Henri étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il apperçu, qu'il referma la croisée, et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils : Quel étoit cet homme après qui tu courois en poussant des cris ?

HENRI.

Vous le connoissez bien, mon papa; c'est le fou qu'on appelle Joseph.

M. DESPREZ.

Le pauvre homme ! qui peut lui avoir causé ce malheur ?

HENRI.

On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. DESPREZ.

Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit les larmes aux yeux : « Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissois paisiblement. Tous mes biens

ont été consumés par les frais de la procédure ; je n'ai plus ni maison de campagne ni maison à la ville, il ne me reste rien ». Est-ce que tu te serois moqué de lui ?

HENRI.

Dieu m'en préserve ! Qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux ? J'aurois bien plutôt cherché à le consoler.

M. DESPREZ.

Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit ?

HENRI.

Au contraire, il est bien à plaindre.

M. DESPREZ.

Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux, que tu aurois cherché à consoler lorsqu'il étoit beaucoup moins à plaindre.

HENRI.

Mon cher papa, j'ai mal fait, pardonnez-le-moi.

M. DESPREZ.

Je veux bien te pardonner, pourvu

que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas ; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

HENRI.

C'est apparemment Joseph.

M. DESPREZ.

Et pourquoi donc Joseph ?

HENRI.

Parce que je l'ai offensé.

M. DESPREZ.

Si Joseph avoit conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais, comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés ?

HENRI.

Vous me l'avez appris, mon papa.

M. DESPREZ.

Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux ?

HENRI.

C'est Dieu.

M. DESPREZ.

Cependant tu n'as pas montré de pitié pour le pauvre Joseph ; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu ?

HENRI.

Oui, je le reconnois, et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté, et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivoient. Ce n'étoit, à la vérité, que par une pure curiosité, et seulement pour voir les niches qu'on faisoit à ce pauvre homme :

De temps en temps il lui échappoit de crier comme les autres : Joseph! Joseph! Peu à peu il se trouva le premier de la bande ; en sorte que Joseph, impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout-à-coup, et ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue, et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul si maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisoient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois, et que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant, instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE ET MORALITÉS DU TOME HUITIÈME.

LE PAGE, drame . . . . page 5

L'ORGUEIL humain ne pardonne la grandeur que quand elle est accompagnée de modestie; l'envie n'excuse la richesse que lorsqu'elle est suivie de la bienfaisance.

LE LUTH DE LA MONTAGNE. 64

Après de longs voyages, de grandes infortunes, ou des erreurs funestes, qu'il est doux de reposer sa tête sur le sein d'une épouse chérie! Une petite ferme animée par ses soins, des enfans heureux par sa tendresse, la verte pelouse d'une montagne, d'où l'œil s'égare sur un paysage agreste; avec la tranquillité de la

conscience et le repos des sens; voilà les vrais biens!

George et Cécile. 86
La petite fille a moustaches. . . . 97
L'Incendie, drame 107

Le bien qu'on fait aux malheureux,
Porte avec soi sa récompense.

(Romance de la Caverne de Strozzi; roman de Régnault-Warin.)

Le Serin 148

La négligence touche quelquefois à l'inhumanité, et produit les mêmes résultats. C'est ainsi qu'un léger défaut est en quelque manière le premier anneau d'une chaîne qui se termine par le crime.

Les Enfans qui veulent se gouverner. 161

Emblème instructif et juste du délire, qui, à quelques époques, et sur-tout récemment, s'est emparé des peuples; nous avons vu le maçon quitter la truelle pour prendre la plume, le cordonnier abandonner son *tranchet* pour revêtir l'écharpe, le marchand déserter sa boutique pour courir dans un *club*. Toute

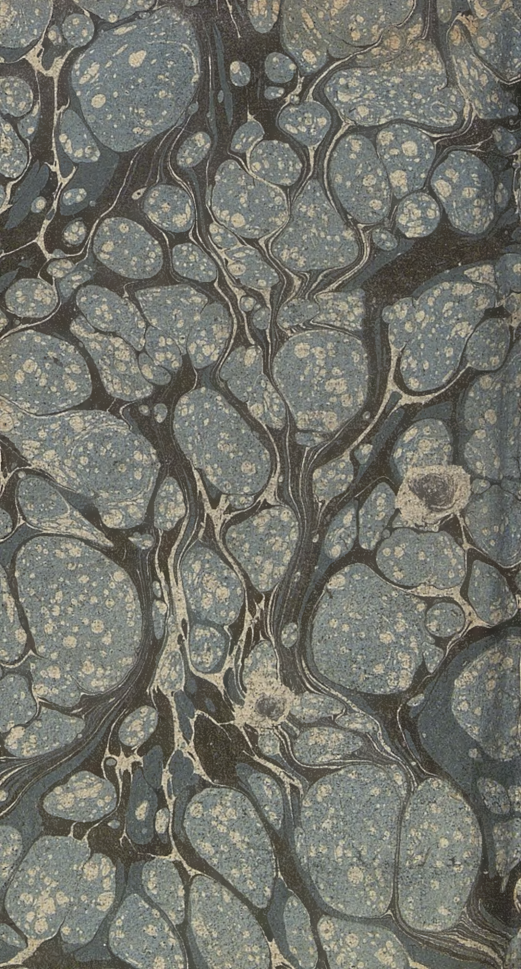
la société désorganisée fut en proie à l'anarchie : les premiers momens donnés à l'enthousiasme étaient excusables; la folie prolongée devint ridicule ; on finit par se jeter dans le crime, et l'on se précipita dans le malheur. Un bras puissant a remonté la machine politique. Les enfans ne se gouverneront plus; et les peuples heureux sous l'œil d'un Dieu et sous la main d'un gouvernement abjureront, détesteront une doctrine et des nouveautés, qu'ils ont payées par tant de sang, de forfaits et de revers.

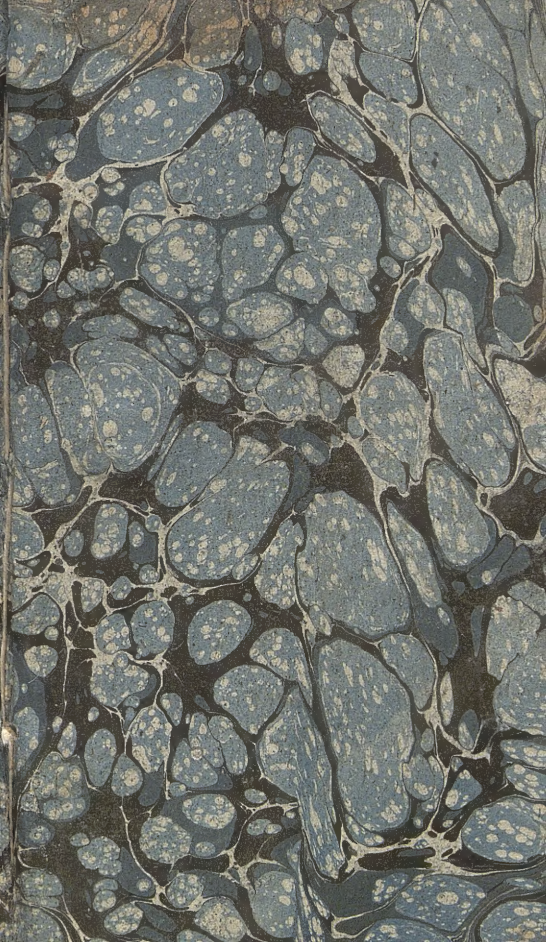
Les Buissons 177

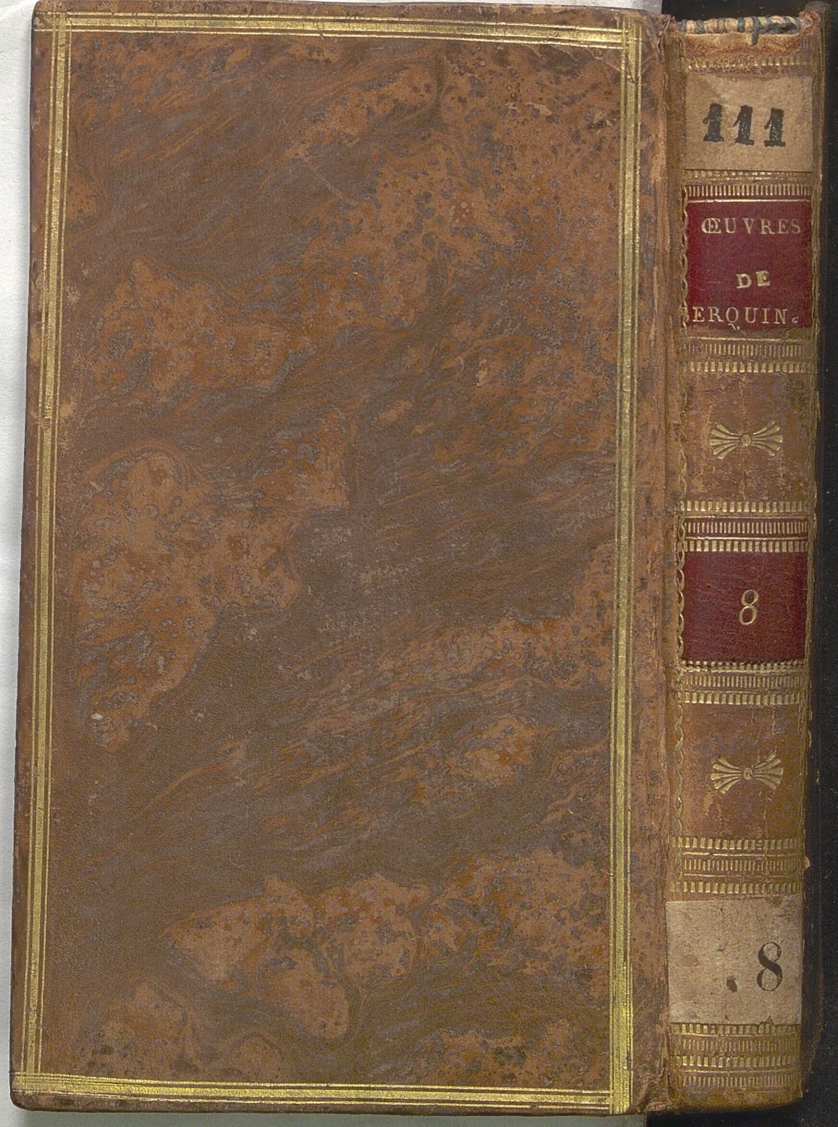
N'appelons pas mal ce qui n'est mal qu'à nos faibles yeux ; notre ignorance accuse sans cesse la divinité de ce que nous ne la comprenons pas. Mortel, qui ne pourrais expliquer comment s'est formé ce grain de sable, où se meut ce scarabée, tu prétends juger Dieu! Prosterne-toi, et adore en silence.

Joseph. 183

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
8
8

colorchecker CLASSIC

calibrite

mm